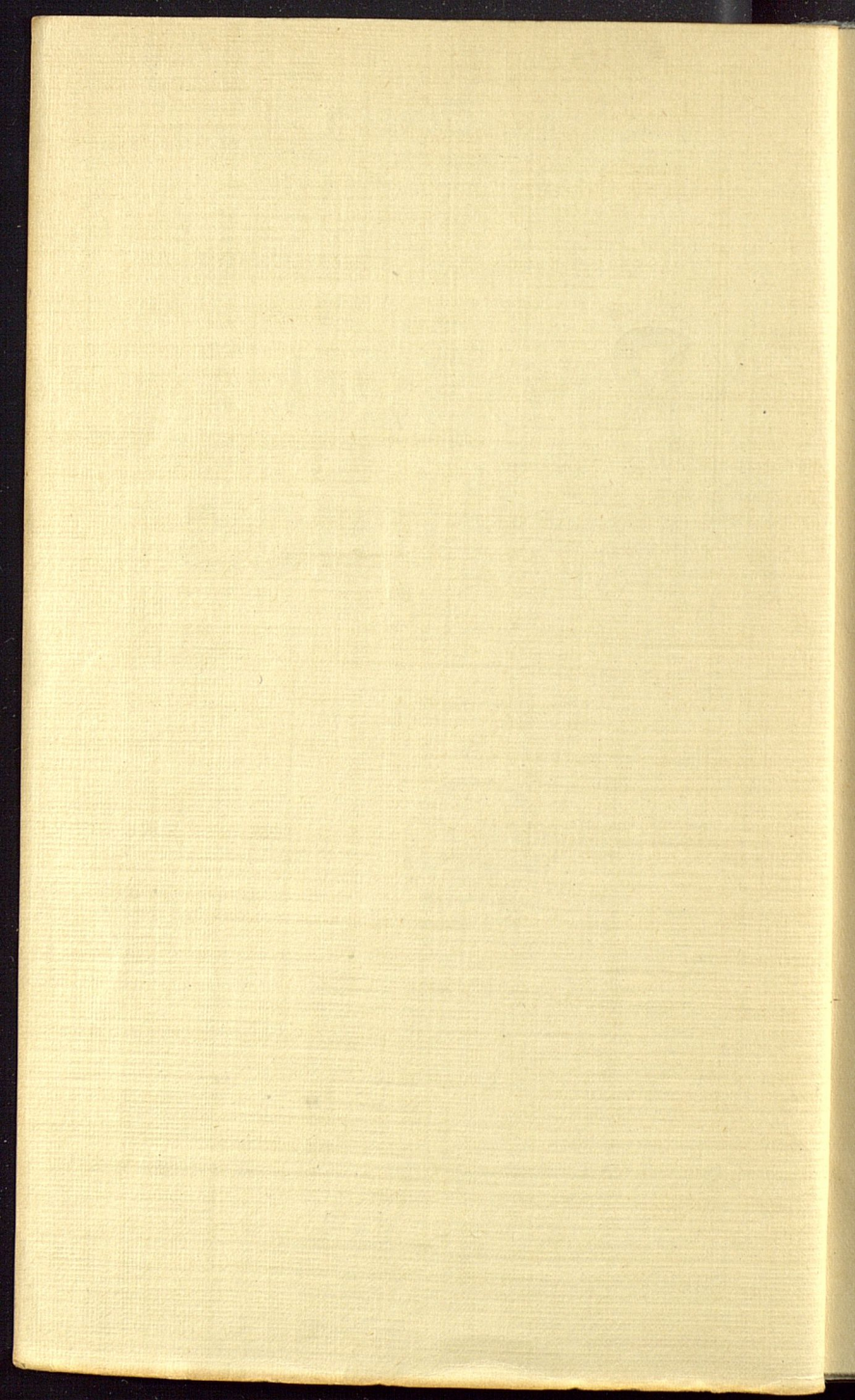


GEORGES EEKHOUD

Proses Plastiques



La Renaissance du Livre



ML

A

1185

FRONT PLATE

FRONT PLATE

PROSES PLASTIQUES

IMPRIME EN BELGIQUE

DU MEME AUTEUR :

à *La Renaissance du Livre*

Romans:

VOYOUS DE VELOURS.

LA FANEUSE D'AMOUR.

LA NOUVELLE CARTHAGE, (2 vol.).

LE BUISSON DES MENDIANTS.

Contes & Nouvelles:

CYCLE PATIBULAIRE, (2 vol.)

KERMESSES.

NOUVELLES KERMESSES.

AUTRES OUVRAGES :

Poésies

Myrtes et Cyprès.

Zigzags Poétiques.

Les Pittoresques.

Romans

Kees Doorik.

Escal Vigor.

Le Terroir Incarné.

Contes et Nouvelles

Mes Communions.

Dernières Kermesses.

La Danse Macabre du Pont
de Lucerne.

Histoire

Au Siècle de Shakespeare.

Les Fusillés de Malines.

Les Libertins d'Anvers.

Biographie et Critique

Henri Conscience.

Peter Benoit.

Les Peintres Animaliers

Belges.

Théâtre

La Duchesse de Malfi, *traduit de John Webster.*

Philaster, *traduit de Beaumont et Fletcher.*

Edouard II, *traduit de Christophe Marlowe.*

L'Escrime à travers les Ages

L'Imposteur Magnanime.

Kees Doorik.

GEORGES EEKHOUD

Proses Plastiques



1929

—
BRUXELLES

LA RENAISSANCE DU LIVRE

12, Place du Petit Sablon

Il a été tiré de cet ouvrage cinq exemplaires sur papier Japon hors commerce, marqués H. C. et vingt-quatre exemplaires sur papier Vergé antique de luxe, numérotés de 1 à 24.

H. C.

Copyright by la Renaissance du Livre 1929.
Tous droits de traduction, de reproduction et adaptation réservés
pour tous pays.

LES SORCIERS DE BORGHT

*Dédié pour la rime et aussi pour la raison
Au Poète Ami Paul van der Borght.*

LES RECHERCHES DE FORCHT

Par M. de Forcht, ancien capitaine de cavalerie, auteur de
"Le Tour du monde en quatre-vingt jours"

Il m'aura tardé de célébrer le charme bellement canaille de Borght, hameau de Grimberghe, - ce Borght pour l'amour duquel, ma sainte compagne et moi, nous allions pérégriner une fois de plus dans cette région de Vilvorde, - vile et orde sans doute au dire des prétendus gens comme il faut qui furent de tout temps les gens comme il ne nous en fallait pas.

En quelle étroite communion nous nous trouvions avec les naturels et même les décors de ce Borght. Nous ne cessions d'en subir une capiteuse nostalgie, de nous évoquer ces allées verdoyantes, mais poudrées à la prolétarienne, c'est-à-dire couvertes de la poussière des grands chemins et des chantiers. Même les châteaux et les villas se démocratisent, à preuve ce manoir de Tertommen, lequel, loin d'écraser d'un luxe ostentatoire les humbles bicoques avoisinantes, se tapit tout discrètement derrière des frondaisons, dont il partage les ombrages tutélaires avec les petites gens qui arpentent la grand'route voisine.

Que nous prissions la population excentrique, à la fois industrielle et agricole, de ce Borghat au nom bref et guttural comme un juron de belle humeur ! C'était par ces après-midi dominicales, des maraîchers, des ouvriers d'usines, des filles dépoitraillées et délurées, des commères rondelettes allaitant leur dernier-né, des gars râblés, sanglés de velours, aux croupes bombant sur la bécane ou rapprochées comme autant d'hémisphères, de mappemondes charnues, autour des mises d'un jeu de hasard.

Et les bonnes faces réjouies qui nous dévisageaient au passage ! Que d'effluves ultra sympathiques s'exhalaient de ce peuple à la fois bourru et bienfaisant, rogue et caressant.

Combien de fois nous prit l'envie de relancer nos faubouriens jusque dans leurs mesures presque toutes sans étages, irrégulières, capricieuses couronnant les talus ou blotties en contrebas de la chaussée.

Jamais agglomération de logis ne fut plus adéquate à l'humeur, à la couleur, au grouillis, voire à la température de leurs habitants.

Borghat ! ce nom seul m'induit en camaraderie. Au temps de l'occupation allemande nous allions

y oublier nos soucis et prendre parmi tant de déshérités une leçon de philosophie et de stoïcisme.

Mais c'était surtout avant l'ignoble guerre que nous venions en quelque sorte y ragoûter notre existence trop sédentaire de citadins forcés.

Que d'heures ne nous sommes-nous attardés en la croustillante promiscuité des meilleurs boueux confondus avec des chômeurs et des irréguliers, voire avec de bien irresponsables transgresseurs.

Nous requéraient entre tous les briquetiers de l'endroit, poupards et fatalement briquetés. Oh! les braves gens!

Ils avaient fini par nous prendre sous leur protection.

Ainsi, en revenant de Grimberghe aux approches de Borght, nous ne manquions pas de contempler chaque fois, de l'accotement réservé aux pédaleurs, l'immense étendue des campagnes, vers Malines, au bout de laquelle se trouvait, carrée et trapue comme la race même, la tour Métropolitaine de Saint Rombaut.

Or, il arriva que littéralement hypnotisés par la magnificence du spectacle nous ne nous doutions guère de l'approche d'un cyclone de cyclistes que précédait un tourbillon de poussière.

Nous aurions même été infailliblement balayés si les jeunes briquetiers, jouant aux cartes de l'autre côté de la route, ne nous avaient interpellés en un français savoureusement farci de flamand, pour nous avertir du danger. Une fois, même, le péril étant plus imminent encore, brutalement providentiels, ils nous happèrent pour nous tirer de l'autre côté!

Sans doute nos dégaines leur étaient-elles devenues familières et se trouvaient-ils flattés de nos apparitions périodiques toujours renouvelées, en leurs parages. Leurs visages s'épanouissaient si fraternellement à notre sourire!

Ils nous revoyaient surtout vers l'automne, l'arrière-saison où le temps gris, un peu frisquet, fait ressortir en les ouatant, en les chatouillant pour ainsi dire de ses brumes, le galbe et la silhouette souverainement plastiques de ces dégourdis marouffles.

D'aventure un rien de pluie ravive même la fleur de leurs nippes ou de leurs dessous comme il relève les aromes des écorces et des feuillées.

Ah, ce Borghet sur le Tangebeek, bourgade de braves bougres!

Je multiplierais à l'infini les plus ronflants vocables du flamand pour me conjurer cette topique engeance; j'en ferais rouler les syllabes condimentées! Les noms mêmes des écarts avoisinants résonnent suggestivement. Non loin de Borght, ou du moins dans la même région, n'avions-nous pas Beyghem, Brusseghem, Eppeghem, Londerzeel, Strombeek, sans oublier ce Pont Brûlé, Verbrande Brug, où périt le caporal Trésignies, un héros pour de vrai celui-ci, car il conjura le massacre de milliers de ses frères, en se sacrifiant lui-même, lui seul?

Vers le cœur de Borght, près de l'églisette perchée sur un coteau, s'étale en contrebas de la grand'route, un étang arrosé par le Tangebeek. Rien de plus inoffensif en apparence que cette pièce d'eau et ce ruisselet. Et cependant une chapelle érigée sur la berge commémore l'inondation désastreuse et même meurtrière causée en 1839 par une crue de ces ondes d'ordinaire aussi placides que la physionomie des riverains.

Ces villageois non plus ne se fâchent que rarement! Mais alors gare la casse! Du moins ceux-ci ne sévissent-ils point sans raison, tandis que le Tangebeek n'avait aucun sujet de colère.

Et encore ? qui nous révélera l'humeur mystérieuse des éléments ?

C'est surtout de l'autre côté de la chaussée dans le plus romantique des vallonnets et jusqu'aux plateaux couronnés par la chapelle Saint Landry que nous aimions longer le Tangebeek au gré d'un sentier aussi capricieux que ses méandres.

Un lundi de mai encore, j'ai revu récemment ces adorables paysages. Feuillages verdoyants et variés, lumière comme lubrifiée, perspectives caressantes, de coteaux et de vallonnements, attendries au passage des nuées moelleuses, sensuelles, charnues serais-je tenté de dire.

Décors pleins de sympathie, attendant nos avances, allant eux-mêmes au devant de nos effusions, Enivrement tempéré de mélancolie ! Délices du présent activées par le regret du passé ! Harmonie totale du terroir et des terriens ! De la volupté, mais inséparable de la bonté ! Accord parfait, souverain mimétisme de ces glèbes printanières, odorantes et veloutées et de la race vigoureuse qui y peine, y turbine, mais s'y épanouit à tout son avantage ! Communion absolue ! Panthéisme !

Le cœur gros, avec des envies de pleurer. Un

besoin d'étreintes, de pâmoisons suprêmes! Ah, m'épancher sur la bouche et le sein de Cybèle, dans les bras d'une légion d'aimés!

Et mes pas s'accordaient au rythme d'un méchant quatrain rimé lors de mon adolescence:

*Je caressais avec bonheur
Le rêve d'un amour immense
Et je pressais dans ma démençe
Tout le genre humain sur mon cœur!*

O Tangebeek, tes crues furent désastreuses un jour, mais exceptionnellement, car comme chez les rustres qui peuplent tes rives, si ton état normal est la force, l'exubérance en est tempérée de charité. La traduction française de Tangebeek, ce nom flamand, serait « ruisseau de la Pince » (Ah oui, ce que j'en pince pour cette Pince! me ferait dire un argotier).

Vrai, ce que je les aimais ces rustres de Borght sur la Tang, comme j'en aimai et en aimerai encore beaucoup d'autres de ce plantureux Brabant et d'ailleurs! Lesquels choisir ou préférer? Sera-ce tel manoeuvre revenant du travail, avisé dans un cabaret « Aux Trois Bayeurs » (In de Drie Ga-

pers) entre Tourneppe et Alseberg; ou cet autre non moins costaud, culotté de velours à côtes, entrevu entre Wemmel et le Drij-Pikkel, dans un estaminet encore, où nous nous étions réfugiés en attendant que s'épuisât l'averse et où nous patientions en faisant marcher le lamentable piano mécanique? Timide, hésitant, quand la guimbarde se fut tue, le fruste et naïf garçon y alla aussi de ses deux sous pour faire moudre par ce moulin à musique le plus trivial des ponts-neufs. Et dire que cette serinette me parut exquise à moi-même rien qu'à voir comme le simple s'en délectait. Le ravissement auquel il se laissait aller! Il ne s'y arracha que quand la mécanique eut lancé son dernier couac, pour se glisser au dehors, presque honteux de sa puérole béatitude!...

Ou sera-ce encore tel piocheur du chemin de fer qui s'écroula pour ainsi dire à mes côtés, le soir, dans une voiture de tramway, et qui légèrement émêché, riait bénévolement d'un bon franc rire, riait presque à ses propres dépens. Sa casquette mal ajustée étant venue à tomber à mes pieds, je la ramassai et la lui rappliquai sur la tignasse. Or, comme parvenu à destination j'allais descendre de

la voiture, je me sentis tirer par un pan de mon vêtement. C'était mon sympathique pochard, toujours réjoui, qui me retenait pour me tendre ingénument sa bonne main calleuse, désireux de presser celle du serviable monsieur, en guise de remerciement. Et ce que je me prêtais à cette effusion reconnaissante du bon drille. Je regrettais même par la suite de ne pas être descendu plus loin avec lui pour le remorquer jusqu'à sa porte...

Et ce que j'affectionne encore ce journalier d'une usine attenante à mes pénates! Un crâne et diligent garçon. Voilà des années que m'enchantent ses allures! Il achève à peine son service militaire, et il nous est revenu aussi vaillant, aussi florissant, aussi besogneux et débonnaire que devant. Il équarrit le bois, il scie des planches, transporte des poutres et des ardoises, fourbit et astique l'auto de ses maîtres. Figure grave, réfléchie, mais lorsqu'elle s'illumine, combien ineffable d'expression ingénue! Elle sue la loyauté en même temps que l'énergie! Et le regard limpide de ses grands yeux bruns, éblouis comme au premier matin du monde! Nous nous saluons, nous nous bornons à nous sourire, à échanger de familiers clins d'œil ou une cou-

ple de paroles banales. Je lui dirais l'intérêt que je lui porte si je ne craignais de le troubler et de l'effaroucher. Aussi ne saura-t-il jamais tout le réconfort, toute la raison de vivre que me valent sa présence, son voisinage, ses approches, nos brèves et furtives rencontres...

Chez le populaire bien plus que chez les bourgeois la beauté s'allie presque toujours à la bonté. La plupart du temps, les manuels l'emportent moralement sur les intellectuels, même sur tant de prétendus artistes combien gourmés, renfrognés, envieux, égoïstes, histrions, poseurs et cabotins, surtout depuis la Grande Guerre qui ravala l'ancienne élite au niveau des pires mercantis et réduisit le plus gros de la présente production artistique à de flagrante imposture ou de l'abominable camelote! L'art ne se régénérera que par l'amour, c'est-à-dire par la grande, la sérieuse poésie du peuple, « cette forme d'art » a très bien dit le sociologue Eugène de Roberty, « que nos nomenclateurs et classificateurs d'esthétiques négligèrent systématiquement. »

Et c'est pourquoi insensible à tant de contemporaines élucubrations plastiques, musicales et

autres, je m'attendris de plus en plus sur les simples, les primaires, sur tous ces pauvres, modèles incompris et rebutés, d'autant plus adorables qu'ils n'ont nullement conscience de leur prestige et de leur vertu.

C'est avec ceux-là seuls que je fraternise d'emblée, c'est presque exclusivement chez eux que je savoure un fumet de véritable humanité et que me requiert un héroïsme quotidien non exempt de tragique, que m'apitoient cette beauté et cette force généralement soumises aux plus rudes servitudes. Mais encore celles-ci sont autrement nobles que toutes les conventions auxquelles nous nous résignons nous-mêmes, artistes aussi frivoles, aussi conformes et timorés, aussi esclaves des préjugés et du soi-disant respect humain que les pharisiens, les snobs et les tartufes dont nous nous gaussons et que nous affectons de mépriser.

L'avouerai-je ? Même en peinture je n'aurai trouvé que rarement comprise et réalisée l'émouvante, la pathétique beauté du prolétaire.

Elle le fut exceptionnellement et cette fois jusqu'au sublime par notre Hugo Van der Goes, sous la forme de ce berger illuminant pour ainsi dire

de son âme naïve, élyséenne, le triptyque des Porcinari, un des joyaux du Musée des Uffizi à Florence.

A contempler ce pastoureau on en oublie les anges, la Vierge, l'Enfant Jésus, même l'âne et le bœuf, si simples pourtant. Non, rien ne me vaut l'éblouissement de cet auguste va-nu-pieds, dans la fleur de l'âge, la bouche ouverte, dénonçant une saine denture de louveteau. On respire presque son haleine à ce béat. Et quels yeux d'une ferveur indicible! Pas joli garçon dans le sens adonysiaque, mais bien mieux, un parangon de splendeur virile. Rien de fat ou d'avantageux. Et cependant, mieux qu'un prêtre ce croyant nous ferait croire au miracle de la Nativité. C'est cette image qui me rappelle, me résume le plus intensément tous les chers braves pitauds qui m'apparurent, bien vivants, en chair et en os, aux carrefours de mon existence. Elle les synchrétise pour ainsi dire et faute de pouvoir serrer la main à toute l'humanité laborieuse, de donner une accolade passionnée à la Nature entière, de panteler au rythme du cœur immense de l'univers, je m'arrête devant l'effigie suprême de ce que le génie humain engendra d'i-

neffable. A m'en rassasier les yeux et même l'âme. quatre fois à Florence, je revoyais mes aimés et mes élus de Borght et du Tangebeek.

Ah! cette évangélique image me les commémoré tous, mes bienveillants, les disparus sitôt que rencontrés, les éphémères adorables!... Du moins puis-je m'en régaler tout à l'aise puisque j'en possède la photographie. Elle m'ouvre alors le défilé de tous ces aimés. Je me rappelle, avec une nostalgie si poignante qu'elle m'arracherait le cœur, tant de conjonctions trop furtives du genre de celles que j'énumérerai plus haut. Grâce à ce berger de Van der Goes, je supplée par l'imagination à des camaraderies à peine ébauchées où il me suffisait d'un frôlement, d'une brève entrevision, pour me suggérer de fraternelles étreintes, un coude à coude à défaut d'un perpétuel corps à corps, ou plutôt d'un cœur à cœur de tendresses!

Cet Hugo Van der Goes me fixe une minute, une seconde de tête-à-tête avec un compagnon pauvre mais florissant de santé physique et morale. Combien j'aspirais à une seule mais pleine journée communiant auprès de pareils taiseux, de l'un ou l'autre de ces parias déguenillés! A

deux, nous aurions éprouvé sans qu'il fût besoin de nous le dire, une copénétration à la fois sensuelle et sentimentale. Nous aurions concerté en l'Amour absolu, quitte à souffrir mille enfers à la suite de l'inéluctable séparation de nos deux destinées!...

* *
*

— Ah ça, messire conteur, nous voilà loin des Sorciers de Borgh! se récrieront les lecteurs et Van der Borgh, le tout premier. Ces sorciers vous auraient-ils déjà ensorcelé ?

— Peut-être bien! Sorciers, enchanteurs, le sont, en effet, tous ceux que je conjure en cette kyrielle de bienveillants.

D'ailleurs pour me faire pardonner ces digressions j'en appelle aux illustres exemples du « Tristram Shandy » de Laurence Sterne, du « Don Quichotte » de Cervantès, des « Sept Châteaux du Roi de Bohême » de Charles Nodier. Encore n'invoké-je que mes modèles les plus familiers...

Mais patience, j'en arrive tout doucement au couple de pauvres diables qui marquèrent plus mé-

morablement encore que tant de leurs frères dans la coulée de mes jours.

* *
*

Le canal triséculaire de Willebroeck sépare mon Borght de Vilvorde. En ces derniers temps, considérablement élargi et approfondi, quelque peu au préjudice des perspectives champêtres, il nous vaut tout de même encore, à défaut de la présence des haleurs et des baliseurs d'autrefois, hâlés, eux, par le soleil, celle des bateliers non moins rissolés.

Le dimanche tous ces mariniers s'attarderaient volontiers aux éclusées, entre deux sas. On les voit passer, plantés sur le pont de leurs péniches, pipe aux dents, en manches de veste, un bourrelet de chemise accusant encore le renflement de leur charnure au dessous de leurs jerseys et les mains farfouillant machinalement leurs fonds de poches culottières.

Mais ce n'est pas au caporal Trésignies, ni à mes briquetiers, ni à mes chômeurs, ni à mes cyclistes de grand'route, nos sauveteurs d'il y a tant

d'années, ni aux cultivateurs de la vallée du Tangebeek, ni aux nochers du canal de Willebroeck que je me reporte à présent. Cette fois les bateliers me requièrent moins que les bateleurs.

Je revois une baraque foraine sur la placette de Borgh, devant l'églisette. Je me suis arrêté avec ma compagne pour prêter l'oreille aux boniments et à la parade d'un saltimbanque et de sa commère, la mine de bons autochtones de ce pays, et dont rien dans les allures, le costume et le langage ne tranche sur ceux des badauds ameutés.

Ce couple de forains me remémore une tragédie qui se passa précisément dans ces parages à l'aube du XVII^e siècle et dont j'avais lu le récit consigné dans de vieilles chroniques. Cette fois le Tangebeek n'y fut pour rien.

Pourquoi ces deux avenants nomades, originaires de ce terroir-ci; ces rustres, elle comme lui, de chair musclée et opulente, l'air déluré, vaillants, fringants, fleurant bon sans doute la santé et même l'honnête sueur, l'encens de leur prolétaire robuste, pourquoi ce solide brunet, - le cuir ambré, le poil noir, les yeux sombres comme du charbon qu'un franc regard pétillant de malice affectueuse

convertit en braise ardente, - et sa compagne, sa commère, la blondine mamelue, rose de teint, aux mirettes bleues, les hanches rebondies, la taille cambrée, me font-ils songer aux mésaventures de deux de leurs pauvres confrères ayant vécu en ces mêmes régions, mais à des époques reculées ?

Dame! c'est que je me représente ces Guignols flamands des commencements du XVII^e siècle, sous les traits et sous les dehors du couple qui se trémousse pour l'instant sous nos yeux et dont nous désopilent le bagout croustilleux, la blague pimentée, les allusions scabreuses soulignées de contorsions et de gestes suggestifs, toute sorte de scurrilités affriolantes.

Et à en juger par ce programme aussi mimé que parlé dont nos forains émoustillent la curiosité des bayeurs, les marionnettes qu'ils feront évoluer à l'intérieur de la baraque seront à peine moins libres que le Karageuz des candides musulmans.

On y frondera les autorités tant civiles que religieuses et militaires tout comme cela se passait autrefois dans la baraque du pauvre Gaspard Cobbeniers et d'Elisabeth Lauwers, son épouse plus malchanceuse encore.

Les charges bien autrement risquées auxquelles se livrent les Bobinos d'aujourd'hui, n'exposeront point ceux-ci au dénouement sinistre qui mit fin à la carrière de deux de leurs lointains ancêtres. L'impunité semble assurée pour le quart d'heure aux Tabarins les plus subversifs. A moins d'une régression formidable, encore plus manifeste que celle qui nous déshonore depuis la Guerre, nos badadins pourront donner libre cours à leur verve satirique.

Il en allait tout autrement il y a trois siècles. Nos archives renferment des documents bien édifiants sur le procès intenté à Cobbeniers et à sa femme en 1601 et 1602, tout près de Bruxelles, ici même à Borghet, notre Borghet favori, ainsi qu'à Eppeghem et à Vilvorde, trois localités faisant alors partie de la seigneurie de Grimberghe et du patrimoine des Nassau.

Cette action fut intentée à nos jongleurs par le drossard ou bailli représentant les princes suzerains, qui, empressons-nous de le dire, n'avaient guère hérité de l'esprit tolérant de leur illustre ancêtre Guillaume d'Orange le Taciturne.

* *

*

Mari et femme, Gaspard et sa Lisbeth, jeunes, fringants et dégourdis, avenants tous deux à l'égal du couple de joviaux histrions que j'avais sous les yeux, et qui, je le répète, me rappelèrent ces saltimbanques d'autrefois, - parcouraient eux aussi les kermesses de cette région brabançonne pour y jouer des marionnettes. L'homme improvisait les scénarios, la femme lui donnait la réplique, tous deux manœuvraient les ficelles.

Nos pitres excellaient dans leur métier. Il n'y en avait guère de plus adroits, de plus nerveux. Quoique leurs polichinelles fussent sculptés assez sommairement, Gaspard et Lisbeth leur communiquaient une telle dextérité, une parole si brûlante, des gestes si spontanés et si comiques que ces automates donnaient l'illusion de la vie même. Des acteurs en chair et en os tels qu'il s'en produisait dans les soties et mystères des concours de rhétoriciens, n'eussent pas montré plus de naturel. Aussi étaient-ils réputés dans toute la région où leur popularité bénéficiait encore de cette circonstance que tous deux étaient originaires de ces campagnes

et en parlaient le savoureux et pittoresque langage avec le plus pur accent du cru.

Hélas, leur maîtrise, leur prestige même causa leur perte.

Au milieu de l'été de 1601, ils se trouvaient à Putte près de Malines. Ils y avaient triomphé comme d'habitude et comme partout ailleurs, lorsque des bruits fâcheux commencèrent à courir sur leur compte.

Je présume que ces racontars provenaient de quelque galant dépité de ne pas être parvenu à détourner de ses devoirs l'accorte mais irréprochable épouse de Cobbeniers.

Lisbeth chérissait son Gaspard, mais encore convenait-il de se concilier la clientèle, et c'est pourquoi tout en n'aimant d'amour que son homme, devait-elle se montrer affable envers tous. Heureuse, elle souriait au prochain et n'affectait aucune prudence. Elle demeurait fidèle au joyeux drille qui de son côté tout en luttinant les filles et leur tenant des propos plutôt salés, en portant même, d'aventure, la main à leur corsage, quitte à s'attirer quelque taloche, réservait toute sa sève et ses majeurs hommages charnels à sa seule épouse.

Ce grand amour mutuel ne faisait pas le compte des hobereaux qui se flattaient de détacher l'un de l'autre ces conjoints trop assortis. Lisbeth rebutait gentiment les sollicitateurs, et cela sans aigreur, sans indignation, tout au plus en se gaussant d'eux.

Ils lui en gardèrent néanmoins rancune et travaillèrent à lui aliéner la population.

Ainsi, les gens de Putte que l'on avait vu se ruer aux représentations et prendre d'assaut les bancs de la baraque, se rendirent à ces spectacles en rangs de plus en plus clairsemés et finirent même par désertier complètement leur théâtre favori.

N'avait-on pas fait accroire à ces villageois que les prodiges scéniques accomplis par nos bateleurs ne pouvaient être obtenus que grâce à l'intervention du diable ?

Les choses se gâtèrent au point que le magistrat de l'endroit, un certain Merten Cuytens, introduisit contre Elisabeth Lauwers une action en sorcellerie, c'est-à-dire qu'on imputait à l'épouse de Gaspard Cobbeniers le plus grave des crimes. Il entraînait même la peine capitale, la mort par le feu ! Il est assez étrange que la justice ne s'en était

prise qu'à la femme. Les pièces du procès ne nous en expliquent pas la raison. Merten Cuytens se serait-il trouvé parmi ces galants éconduits auxquels je faisais allusion plus haut ?

Toujours est-il que nos banquistes n'eurent que le temps de plier bagages et d'aller se réfugier à Eppeghem.

Là Cobbeniers, se solidarissant avec sa femme, assigna Merten Cuytens pour délit d'injure devant le banc criminel de l'endroit.

L'affaire fut introduite le 16 juillet 1601. Cobbeniers se portait plaignant comme mari et mombourg ou protecteur de son épouse.

Malheureusement la chose tourna contre lui, il fut débouté de sa plainte, et Merten Cuytens persistant dans ses accusations, Lisbeth et son homme furent arrêtés par ordre du drossard et jetés tous deux dans la prison de Vilvorde. Aux charges pesant contre la femme, on en avait ajouté d'autres contre le mari. Elle était accusée de sorcellerie, lui de sacrilège et d'outrage aux mœurs.

Cette prison de Vilvorde où on les incarcéra est à peu près démolie aujourd'hui, mais telle qu'elle existait jusqu'en ces derniers temps, elle a-

vait été convertie en pénitencier militaire. Que de robustes et florissants jeunes hommes y furent enfermés et y pourrirent, condamnés pour de puérides incartades, de vénielles infractions à la discipline.

Plus vaste mais plus rébarbative et plus laide encore que la bastille d'autrefois, cette géhenne était seule à me gêner les rives du beau canal creusé par Lockenghien. Quel martyrologe nous serait fourni par la liste des hors-les-rangs qui furent écroués en cet endroit depuis les temps les plus reculés. C'est là qu'Eloi Pruystinck ou Loïet le Couvreur et ses disciples, les Libertins d'Anvers, endurèrent la question. Au XIX^e siècle, la torture avait été abolie, mais n'empêche que les soldats envoyés à la correction y subissaient un régime atroce.

Pour en revenir à nos Cobbeniers, une de leurs soties surtout avait été incriminée. D'après les actes du procès le canevas pourrait en être rétabli à peu près comme suit :

Deux des marionnettes représentaient les saints Pierre et Paul. Non contents de mêler les vénérés apôtres à une intrigue presque profane, les coupables les représentaient affublés de la livrée des

fous, c'est-à-dire armés de la marotte, coiffés du capuchon à grelot et chaussé d'escarpins à sonnailles non moins tintinabulantes. Avec eux s'acoquinait un moine de l'ordre des récollets. Pour comble d'impiété, les trois pieux personnages s'amourachaient d'une ribaude appelée la demoiselle Marguerite. Satan même présidait à cet imbroglio avec le concours de deux suppôts, un homme et sa femme, costumés en Turcs.

Ces fantoches évoluaient dans une pantomime saugrenue. Le récollet dansait avec le diable et avec sa servante. Au dernier tableau le Révérend en venait aux prises avec l'un des Sarrasins qui lui abattait la tête d'un coup de cimeterre. Les saints Pierre et Paul nous étaient montrés se disputant aussi les faveurs de la friquenelle, pour finir, pris de boisson, par se réconcilier et tomber dans les bras l'un de l'autre ainsi que le feraient de parfaits abrutis.

Au début du procès qui s'engagea à Eppenheim, le 26 novembre 1601, le mari fut relâché sous une caution de mille livres tournois, mais dut se tenir à la disposition des magistrats. Les causes avaient été disjointes. La femme accusée d'un

crime plus grave que celui reproché à son homme fut maintenue en état d'arrestation et même mise aux fers.

Le 5 décembre, tous deux comparurent de nouveau et, cette fois, devant le tribunal de la franchise de Borght, mais il ne fut encore pris aucun arrêt.

Le 12 décembre, toujours à Borght, nouvelle audience, au cours de laquelle Cobbeniers déclara n'avoir ni les moyens ni l'intention de subir les frais du procès pour aider son épouse, mais tenir néanmoins celle-ci pour une femme d'honneur et sans reproche.

Entretiens, une contestation s'était élevée entre le drossard Longin et le seigneur Adolphe de Busleyden, burgrave du pays de Grimberghe d'où dépendaient les fiefs de Borght et de Ter Tommen. En cette qualité, le burgrave protestait contre un procès intenté sur son territoire et sans son autorisation. Il n'entendait nullement intervenir par là en faveur des accusés, mais rappeler le drossard au respect de ses prérogatives.

En dépit de cette protestation l'affaire suivit son cours à Borght. Cobbeniers qui avait été réincar-

céré et mis les fers aux pieds (*pede ligati*) fut condamné non seulement à payer les frais d'alimentation de sa femme et à lui procurer les sommes nécessaires à sa défense, mais encourut en outre une amende de 25 florins du Rhin au profit du prince d'Orange, suzerain du pays de Grimberghes.

Au cours des débats, on a vu que le montreur, après avoir protesté bien haut de l'innocence et de la vertu de sa femme, ne s'était plus comporté avec la même crânerie. La tentative par laquelle il comptait ne pas devoir payer les frais du procès de sa compagne d'infortune, témoigne d'une lésine rien moins que chevaleresque, mais surtout de bien peu de constance affectueuse!

L'affaire devait prendre une tournure plus inattendue et l'attitude du mari devenir plus énigmatique encore.

Comme on lui reprochait à nouveau d'avoir épousé une sorcière, car la *vox populi* tenait Elisabeth Lauwers pour telle, il se borna à déclarer que jamais il n'avait cru à ces racontars en ajoutant que d'ailleurs « Pas plus que le père ne connaît le cœur de son fils, il ne connaissait le cœur de sa femme. »

Réponse ambiguë, déclaration plutôt évasive que n'eût point désavouée un élève de Ponce Pilate.

Cette échappatoire nous gâterait quelque peu l'idée que nous nous faisons du personnage, si nous ne tenions compte de la faiblesse humaine et surtout de l'époque à laquelle se passait ce drame.

Gaspard avait-il été piqué par l'aiguillon de la jalousie ? Doutait-il de la fidélité de son infortunée partenaire ? Les envieux, les calomniateurs l'avaient-ils circonvenu ? Ou bien, explication plus probante encore, finissait-il par partager les superstitions, les préjugés et les terreurs de la foule ?

C'était presque renier, désavouer sa compagne, répudier toute complicité avec elle, admettre même qu'elle fut coupable d'un commerce avec le démon.

Il se borna donc à protester de sa propre innocence. Loin d'être des outils et des instruments du diable, les personnages (« personnages, » disent les documents flamands auxquels j'ai recours) dont il se servait étaient taillés par lui-même dans du simple bois, et de même les costumes, les parures, les accessoires avaient aussi été confectionnés de ses propres mains. Il n'entrait pas la moindre

sorcellerie, la moindre male œuvre non plus dans la façon dont il exhibait, faisait parler et mouvoir ses poupées. Il les actionnait de ses seuls doigts et pour leur donner l'illusion de la vie, il ne s'y prenait pas autrement que les autres praticiens de son humble métier.

Et quant aux propos et gestes de ses marionnettes, l'accusé argua qu'ils n'étaient guère plus licencieux que ceux vus et entendus dans les autres spectacles et tragédies, mystères, soties, ou comédies représentés publiquement par les acteurs en chair et en os.

Dans une audience où Lisbeth comparaisait pour la dixième fois et où Gaspard avait été amené pour un nouveau délit, le bonhomme remonte quelque peu dans notre estime. Nous avons raison de ne pas lui tenir trop rigueur de certaines de ses attitudes. Ne s'est-il pas fait condamner à une amende de dix florins rhénans pour avoir lancé le contenu d'un broc de bière à la tête d'un certain Godefroid Van Gulick et menacé en outre celui-ci de le transpercer du coutelas qu'il avait tiré de sa gaine ? Et le motif de ces violences ? Le Van Gulick en question n'avait-il pas comparu comme té-

moins à charge dans le procès intenté à Elisabeth, la prétendue sorcière ? Voilà qui nous réconcilie avec Cobbeniers. Après une reculade passagère, il reprenait donc bravement le parti de son épouse.

Finalement les amendes infligées au pauvre diable, augmentées des frais du procès s'élevèrent à 98 florins rhénans, treize sols et un blanc.

En somme, le montreur en fut quitte à bon compte. Il lui fallut toutefois subir une admonestation et une pénitence publique.

Mais ses marionnettes assimilées, en dépit de ses protestations, à de véritables suppôts de l'Enfer, furent livrées au bûcher comme simples parpaillots.

Quant à l'infortunée Elisabeth Lauwers, elle aurait infailliblement partagé le sort de ses fantoches, si après avoir été mise à la question extraordinaire, même si extraordinaire qu'elle lui arracha l'aveu d'un commerce avec le diable, la pauvre n'eût succombé dans sa prison aux tortures raffinées que lui avaient prodiguées les valets du bourreau. N'ayant pu la brûler vive, le drossard de Grimberghe fit jeter son cadavre dans les flammes.

Jolis temps ! Pauvres créatures ! Déplorable humanité !

Et dire que notre espèce ne semble encore rien avoir appris! En dépit d'une plusieurs fois millénaire expérience, elle loge la même stupidité et couve une férocité identique à celle des premiers âges. Les préjugés, les superstitions, la bestialité nous gouvernent tout comme devant. Ne sommes-nous plus à la merci de prétendus illuminés, de moralistes cannibales, de fanatiques sanguinaires, de fous furieux, de dictateurs et de démagogues terroristes? L'ignoble Guerre des Luces avait réveillé, mais la paix dérisoire qui l'avait suivie entretient et exaspère nos pires instincts! Ah Barbusse, puissent tes tableaux atroces mais véridiques qui se déroulent dans tes « Enchaînements » ne point nous empêcher de partager le suprême optimisme que tu professes à la fin de ton saisissant réquisitoire. Sinon, mieux vaudrait hâter la fin de ce misérable monde!

...L'Art même témoigne le plus souvent de notre barbarie! Qui dira combien de chefs-d'œuvre de la peinture immortalisèrent surtout des martyrs et des bourreaux! Voilà cependant ce que tant d'artistes trouvèrent de plus commémorable à travers les siècles! Notre terre demeurera-t-elle encore longtemps un Jardin des Supplices?...

Ce qui me fait garder quand même foi en un meilleur avenir social, c'est, je le répète, et je ne cesserai de le répéter, le spectacle des humbles, des innocents, des débonnaires, tels que Van der Goes nous en proposa un paragon ! Avec quelle solidarité affectueuse, je contemple les braves gens du peuple, les bons bougres, tous ces pauvres diables, peinarde, prolos, trimeurs ou trimardeurs, autant de camarades selon le cœur de Walt Whitman, qui n'ont ni le temps, ni l'idée de faire mal, qui prennent leur vie précaire du meilleur côté, qui s'aiment, fraternisent, croissent, proviennent en beauté et en bonté.

Tels nous apparurent - n'est-ce pas, ma sainte compagne ? - ces fleurs humaines de vigoureuse et balsamique rusticité qu'il nous fut donné de rencontrer tant d'après-dînées dominicales à Borght. Tels nous consolèrent et nous réconfortèrent surtout ces deux forains ingénus, ces deux montreurs de marionnettes, Tich Grouwels et sa gentille Wanna, qui nous remirent en mémoire Gaspard Cobbeniers et son Elisabeth Lauwers.

Ah, les braves gens, que ces Tich et Wanna Grouwels.

Certes, ils sont merveilleux les avions survolant le champ de kermesse; ils attestent aussi l'intelligence, le génie humain, ces autos qui claxonnent en roulant éperdument sur la route! Et la télégraphie sans fil, et les rayons X et le radium, et quoi encore!... Que de miracles!

Mais pour ingénieuses et même géniales que soient toutes ces découvertes et inventions, rien ne m'émeut et ne me surprend, ne m'émerveille autant que les formes éternelles ou du moins constamment renouvelées de la communion et de la sympathie humaine dans de beaux corps virils et féminins. Prométhée m'intéresse moins par la conquête du feu que par l'amour qu'il porta aux Ephémères. Ce feu-là m'importe avant tout!

Aussi ne me blaserai-je jamais sur la vue de ces amants, de ces époux, de ces camarades, tenant à la classe ouvrière. C'est pourquoi me séduisit à ce point le couple d'infimes bateleurs étudié et observé en ce dimanche de kermesse à Borght en Brabant.

Ai-je dit qu'ils m'avaient tellement amusé par leur parade que je m'étais laissé entraîner dans leur baraque à la suite d'une nuée de badauds,

tandis qu'une tambourinade endiablée annonçait le commencement de la tabarinade ?

Celle-ci répondit aux promesses du dehors. La Pantomime et le dialogue du meilleur cru bruxellois contribuèrent à m'évoquer les exercices « des pupazzi » de Gaspard Cobbeniers et d'Elisabeth Lauwers.

Impossible de déployer plus de fantaisie, d'à propos, de verve satirique.

Tich et Wanna m'enthousiasmèrent au point que désireux de les connaître de plus près je les attendis à la sortie de la représentation, la dernière de la journée, et les invitai à vider une chope avec nous dans l'estaminet le plus proche.

Là, je les examinai, je les scrutai, je les analysai à loisir, je me les assimilai presque. Je les fis s'étendre sur les aventures de leur carrière, sur les aléas et les expériences de leur profession.

Naturellement, l'homme se montrait le plus disert et le plus expansif. Ses propos me confirmaient ce que j'avais lu sur sa mine. Bon garçon, loyal, honnête, à la fois intelligent et indulgent, sceptique, prompt à discerner les tares et les faiblesses du prochain, mais sans se targuer de la moindre

supériorité. Ce poète est un illettré. Il devine ce qu'il ne connaît pas. Il a lu dans la vie et non dans les livres. Un philosophe sans le savoir. Bon cœur et bon sens. Un impulsif ! D'instinct il déteste l'autorité, non pas en elle-même, mais en ceux qui la représentent et chez qui la lettre tue l'esprit. Cafards, chicanoux, affameurs, guerriers, professionnels, vendeurs du temple, fétichistes, il les confond dans le même dédain, sinon dans la même réprobation. Leurs momeries sont bien autrement funestes que ses facéties. Et pourtant c'est à peine s'il hait ces mauvais bergers. Il s'en moque, il s'en gausse, voilà tout.

Et de plus en plus au cours de notre conversation j'étais frappé de sa ressemblance avec l'image que je m'étais faite de Gaspard Cobbeniers. L'autre devait marcher ou se piéter ainsi en se dandinant les mains en poches.

Et sa compagne ! Comme elle l'aimait, comme elle l'approuvait en dodelinant de la tête ! Accord parfait. De quel rire amoureux et presque idolâtre elle soulignait ses boutades. Ce qu'elle buvait, ce qu'elle humait ses paroles ! De temps en temps elle lui allongeait de bonnes tapes dans le dos, en se

récriant: « Non, là, vrai! A-t-on idée de pareil farceur ? » Le fait est qu'il déployait un bagout intarissable. Comme chez Nicolet, son confrère, de proverbiale mémoire, il allait de plus en plus fort. Loin de s'être esquiné à servir de truchement à ses pupazzi, cette performance semblait lui avoir servi d'entraînement. Il aurait tenu le crachoir jusqu'à en perdre le souffle sinon la verve, si, afin de lui permettre de respirer, je ne m'étais avisé de lui conter l'histoire des Cobbeniers, de leurs confrères d'il y a trois cents ans, des pitoyables sorciers de Borgh t.

Il m'écoutèrent d'abord avec avidité, d'un air tour à tour approbateur, déluré, égrillard et ahuri.

Cependant, à mesure que j'avançais dans mon récit la belle humeur de Tich Grouwels tombait de plus en plus.

Les vocables les plus énergiques disaient toute sa haine des persécuteurs. Mais quand j'en arrivai au rôle plutôt équivoque que Cobbeniers avait joué un instant durant le procès intenté à sa femme, l'indignation de mon Tich alla surtout au piteux époux d'Elisabeth Lauwers. Le débonnaire tournait en furie.

Il m'interrompait de ses jurons, il frappait de grands coups sur la table, au risque de culbuter les verres. Les regards courroucés qu'il promenait autour de lui, avaient même l'air de chercher le misérable Gaspard. Sans doute, l'eût-il traité tout comme celui-ci l'avait fait de Godefroid Van Gullick en lui jetant son broc à la tête.

Encore ne se serait-il pas borné à le menacer de son coutelas, mais le lui aurait-il bel et bien planté dans les tripes.

Pour calmer mon nouvel ami, j'eus beau lui représenter que ce qui nous en est demeuré ne nous renseigne qu'en partie sur les péripéties du procès et que nous pourrions difficilement nous faire une opinion définitive du caractère de Cobbeniers.

Tich ne voulait rien entendre.

J'insistai avec tout aussi peu de résultat sur le revirement qui s'était produit par la suite chez le bonhomme, sur ce qu'il y avait eu de correct et de plus crâne dans son attitude. Rien n'y fit.

Mon Tich Grouwels tenait irrévocablement son confrère pour un pleutre, un lâche, un traître, un félon qui avait déshonoré la corporation tout entière. A l'en croire, les siècles n'étaient pas encore

parvenus et ne parviendraient jamais à laver cette tache!

Wanna, très flattée, au fond, de cette indignation, ne réussit pas plus que moi, à calmer son féal. Je présume toutefois qu'ayant regagné leur roulotte, elle finit par étouffer la généreuse indignation de cet époux modèle en lui clouant le bec sous une avalanche de baisers.

APPENDICE

Pour la partie historique des « Sorciers de Borght » nous nous sommes documenté dans une très érudite et édifiante brochure en flamand, œuvre de feu Alphonse Goovaerts, archiviste du Royaume. Cet opuscule parut à Anvers, en 1895, chez l'imprimeur Boucherij.

On y retrouve, reproduites intégralement, toutes les pièces du procès en sorcellerie intenté à Gaspard Cobbeniers et à sa femme Elisabeth Lauwers durant les années 1601 et 1602.

La brochure est intitulée: « Poppenspel - Tooverij - Pijniging. - Een zonderling Proces, in

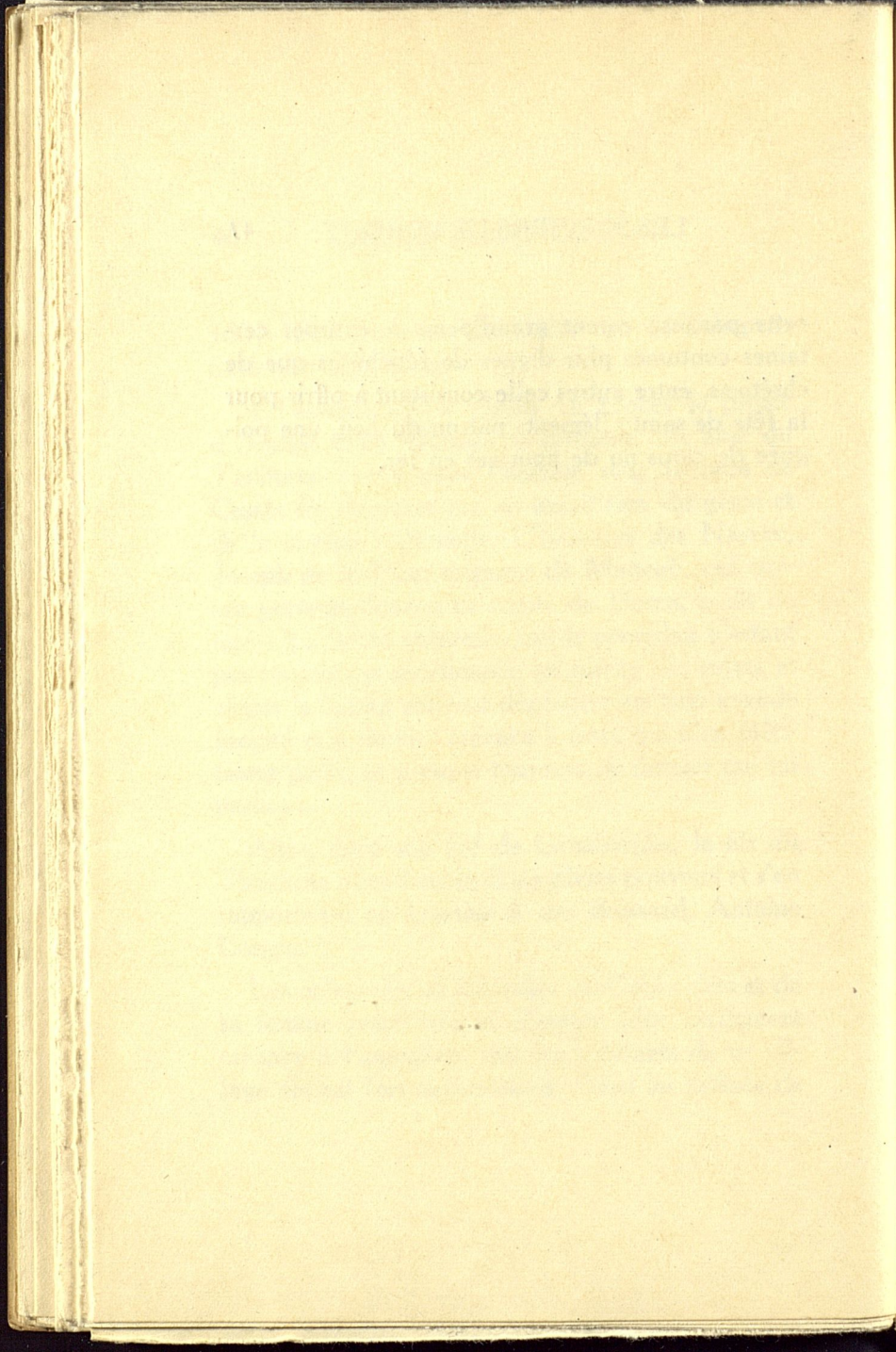
1601-1602, voor de vierschaar van de Schepenbank van Eppeghem »).

A l'époque où se plaيدا ce procès le prince d'Orange était Philippe Guillaume, fils aîné du Taciturne connu dans l'histoire sous le nom de Comte de Buren et qui ne tenait rien du génie et de la sagesse paternelle. L'historien des Nassau, Joseph de la Pise, seigneur de Mancoli, qui connut personnellement ce comte de Buren, a dit de lui: « La bonté naturelle, qui le possédait n'estant pas toujours proportionnée au mérite des sujets et objets la faisait souvent dégénérer en trop grande facilité et à donner créance à ceux qui n'en méritaient point, et presque toujours au dernier qui lui parlait »).

Ainsi, dans son fief de Grimberghe, le fils du Taciturne abandonnait-il ses pleins pouvoirs et s'en rapportait-il entièrement à son drossard, Antoine Longin.

Les calomnies au préjudice de Cobbeniers et de sa femme rencontrèrent d'autant plus facilement créance à Eppeghem que les habitants de ce village étaient fort superstitieux. Ainsi les prêtres de

cette paroisse eurent grand'peine à extirper certaines coutumes plus dignes de fétichistes que de chrétiens, entre autres celle consistant à offrir pour la fête de saint Clément, patron du lieu, une poignée de clous ou de figurines en fer.



**LES PROTEGES
DE MA GRAND'MERE**

A la mémoire de mon aïeule bien-aimée.

THE PROCEEDINGS

OF THE GRAND JURY

OF THE COUNTY OF ...

IN THE YEAR ...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

L'avenue d'Herbouville, cette jolie « drève » d'ormes bordée de maisons coquettes et de jardins à front de rue, s'appelle ainsi du nom de l'aimable préfet des Deux Nèthes, sous le Premier Empire, qui entreprit les embellissements du nouvel Anvers. Ce fonctionnaire, trop oublié des Anversoïis d'aujourd'hui, convertit entre autres le sinistre Galgeveld ou Champ de la Potence, situé au bout de l'avenue, en un parc boisé qui fut longtemps le rendez-vous favori des couples amoureux, ceux-ci profitant de l'espèce d'aversion qu'éprouvaient encore les bourgeois timorés pour ces épais ombrages retirant, au dire du populaire, leur sève ou leur semence de l'agonie spasmodique des pendus.

Est-ce afin de vaincre les répugnances persistantes des promeneurs que les édiles contemporains transformèrent la « Pèpinière » de M. d'Herbouville, dont les futaies luxuriantes prenaient le soir une opacité fantastique, en un jardin anglais trop banal, trop riant, trop déboisé pour donner aux

fantômes des suppliciés l'envie de s'y promener ? En même temps que l'éclat du gaz, distribué à profusion dans ce square, dispersait les revenants, il aura mis fin aux tête-à-tête idylliques des vivants.

Depuis nombre de lustres, l'avenue même a perdu de son ancienne physionomie. Les villas prêtant à ce quartier un cachet suburbain des plus originaux disparurent jusqu'à la dernière. Des hôtels prétentieux sont venus s'aligner côte à côte, le long des trottoirs. Le passant n'est plus caressé par les couleurs et les parfums des jardins d'entrée cultivés un peu à son intention par les anciens propriétaires. Les grilles de clôture aux délicates ferronneries; les haies odorantes font place aux maçonneries tracées au cordeau pour la plus grande monotonie de la perspective, et des rues nouvelles taillent et entament les parcs séculaires sous prétexte de décupler la valeur des terrains dévastés.

Tel qu'il subsiste aujourd'hui, ce quartier demeure néanmoins un des plus sains et des plus paisibles de la populeuse métropole commerciale.

C'est de ce côté que mon aïeule maternelle

occupait en 187... une modeste maison où, collégien, je descendais aux vacances et où je me fixai plus tard, les dernières années de la vie de cette sainte femme.

Ce logis, n'avait qu'un étage. En bas, étaient le salon à deux croisées donnant sur l'avenue, la salle à manger et la cuisine sur le jardin, en haut, deux chambres à coucher et un cabinet, où dormait la gouvernante. C'était un asile patriarcal garni de bons meubles en acajou, qui avaient vieilli avec mon aïeule et auxquels je commençais moi-même à m'attacher. Ces reliques reluisaient de propreté et offraient plus d'agrément au visiteur que des mobiliers somptueux d'une valeur uniquement vénale.

Le principal attrait de notre habitation consistait en un jardinet d'une centaine de mètres, plus profond que large, planté de grands arbres et séparé des enclos voisins par une haie vive; un jardinet un peu sauvage où les branches exubérantes vous barraient le passage. Un sentier unique en faisait le tour, tracé entre la haie et la pelouse. Au fond, se trouvait une gloriette, le reposoir favori de « bonne Maman »

Que de distractions nous offrait ce lopin de terre!

Aux premiers et tièdes effluves d'avril, l'aïeule passait son bras sous le mien et nous faisons à très petits pas le tour du discret domaine. Nous nous arrêtons devant les arbustes précoces. Les mains encore potelées et toutes mignonnes de la bonne vieille faisaient glisser les jeunes rameaux entre ses doigts et palpaient avec une joie enfantine les bourgeons séveux. Heureuse de vivre encore une année, elle aspirait ostensiblement l'air du nouveau, elle en humait largement les fragrances.

Au fur et à mesure que s'accusait la renaissance de la nature, nos promenades devenaient plus fréquentes. Bientôt les merles nous annonçaient par des chants de jubilation qu'ils pouvaient se passer des miettes de pain et des boulettes de viande que Siska, la bonne, éparpillait dans la cour. Je cueillais en cheminant les premières violettes pour les offrir à ma grand'mère. Je déployais l'en-cas de soie bleue au-dessus de son front vénérable aussi souvent pour la protéger contre les rayons déjà piquants que contre les subites averses des giboulées.

Puis fleurissaient l'aubépine et les lilas, la symphonie des oiseaux devenait plus nourrie, les bourdons susurraient et les chrysalides rendaient en masse à la liberté leurs prisonniers blancs, marqués de noir comme des parcelles de billets d'amour déchirés.

Maintenant, on pouvait s'asseoir sous la tonnelle où les enlacements de la vigne folle comblaient peu à peu les jours laissés par le lierre dans le lattis. La chaleur augmentant encore, Siska et Joost, le jardinier, rendaient à la pleine terre les fuchsias et les géraniums empotés. L'aïeule s'attardait le soir pour entendre chanter le rossignol. Emue, elle portait le doigt à ses lèvres, apaisant ma pétulance.

Depuis longtemps, les neiges odorantes des pommiers étaient tombées et les derniers bouquets de lilas jaunissaient dans leurs vases. Joost venait faucher le gazon que L^ô, sa femme, notre commissionnaire, emportait sur une brouette; et la pelouse était rase comme un velours.

Un matin, les gros boutons des pivoines éclairaient ainsi qu'un feu d'artifice et des bouquets écarlates annonçaient le luxe plus tapageur de

l'été. Aussi, des parfums plus forts, plus lourds que ceux de mai, chargeaient les brises plus lentes comme prises de langueur. A l'unisson, les roses, seringats et jasmins saupoudraient l'air de leur poivre.

En ce moment, la gloriette était pleine d'ombre, la vigne avait accompli son œuvre de protection contre les ardeurs de juillet. Liserons, capucines, pois de senteur et clématites, tintinnabuleurs des papillons et des sylphes, agitaient leurs thyrses ou leurs clochettes dans la haie touffue, et le rhododendron avivait de fleurs pourpres ses massifs sombres.

Et ainsi, graduellement, jusqu'aux maturités à outrance de septembre, le jardin changeait de physiologie. Le vert tendre et translucide des feuillages se jaspait; puis venaient les piqûres jaunes, les débauches superbes qui finissent par user les frondaisons dans l'or et le vin.

Aux premières brumes, les grosses épeires tendaient leurs toiles et, une baguette à la main, non sans admirer les vigilants porte-croix, je détruisais impitoyablement leurs ingénieux travaux qui nous disputaient le passage comme à de vulgaires mouches.

L'humidité sortait de terre. Flic, floc! les feuilles tombaient, bruissaient sous nos pas et Joost avait peine à déblayer le chemin. Et cela, jusqu'à l'hiver qui nous rendait le feu, la lampe à abat-jour, où j'avais dessiné des grotesques, le journal longtemps répudié, le tricot sur lequel l'aïeule s'assoupissait, le ronflement de la bouilloire et le parfum du thé qui la réveillaient.

II

Oui, ce jardin de l'avenue d'Herbouville faisait le plus grand bonheur de bonne Maman, au point que c'est à peine si les rigueurs de la saison parvenaient à l'en éloigner. Et lorsqu'elle le visitait en décembre, elle avait pour sa nudité et sa stérilité, pour ses arbrisseaux frissonnant dans les frimas, des apitoiements de confident intime. Aussi que d'heures douces de farniente et de rêverie, de conversation intermittente, passées sous la tonnelle!

La chère aïeule, après avoir bu son café à gorgées friandes, faisait sa méridienne, les mains jointes sur son giron. Elle travaillait à peine, l'été à ses moelleuses paires de chaussettes qu'une grand'mère seule s'entend si bien à tricoter pour ses petits-enfants. A tout instant, elle laissait tomber des points, perdait la boule de laine que je ne cessais de ramasser jusqu'au moment où l'attrail rentrait dans le réticule. Elle faisait trêve alors à ses somnolentes méditations, elle se lançait encore à ma suite dans des projets d'avenir, trouvant le présent aimable et oubliant les épreuves du passé!

A quatre-vingts ans qu'elle frisait, la bonne dame se portait à merveille. A part sa corpulence et la faiblesse de sa vue, je ne lui connaissais aucune de ces infirmités qui rendent les vieilles gens grognons et maussades. Son humeur était ravissante. Plus elle vieillissait, plus elle se montrait même douce, indulgente et généreuse.

Jamais je n'ai oublié son visage rose et plein, son menton charnu, l'expression affable de ses yeux bleus, ses lèvres fraîches et juvéniles, son front d'ivoire à peine ridé, ce beau front que je ne me lassais pas d'embrasser entre les bandeaux de cheveux blancs au risque de chiffonner les guipures et les rubans de son bonnet. Ses robes d'une coupe immuable duraient des années; usées, elles ne portaient pas la moindre tache.

C'était la femme d'ordre par excellence et rien dans sa personne ou son intérieur ne démentait sous ce rapport son origine hollandaise.

Aussi, quelles entreprises importantes que les nettoyages périodiques de nos pénates. Grand'Mère y présidait elle-même, impitoyable pour toute négligence, mettant encore la main au plumeau, gourmandant et talonnant ses deux subordonnées

Siska, la servante, et Lôke, la commissionnaire. La plus formidable de ces opérations était celle des Pâques, appelée le « grand nettoyage », qui durait trois semaines, mettait tout le logis sens dessus dessous, mais avait du moins ceci de bon qu'elle faisait prendre en patience, à la chère recluse, l'hiver tardant à finir.

Lôke, la commissionnaire, avait vingt ans de moins que mon aïeule et présentait un contraste violent avec sa maîtresse. C'était une petite vieille humble et empressée, maigrelette et futée, ratafinée, sèche comme une cigale, le visage allongé, la peau terreuse. Une de ces créatures déshéritées dès le berceau, auxquelles les privations continuelles ont donné un aspect de misère chronique ; pauvre dont un repas substantiel et un vin généreux ne parviendront plus à raviver le sang, qu'une robe neuve et décente n'habillera pas mieux que des haillons.

Lôke était la grande préoccupation de Bonne Maman, qui avait pour cette sexagénaire des bourrades de sœur aînée, mais aussi une sollicitude, un fond de compassion inépuisable. La figure bistournée, la mise piteuse de la pauvre impatiente

surtout son excellente patronne. Depuis cinq ans que Lô faisait nos commissions et que son mari gagnait des journées de jardinage chez nous, sa physionomie n'avait pas changé! C'était toujours le même air famélique et négligé! De là, des impatiences comiques chez bonne maman, qui n'admettait pas qu'on la récompensât si mal de ses bienfaits, qu'on fit si peu honneur au régime de la maison.

« Vous êtes noire comme la suie! » disait souvent à Lô la bonne dame, et Lô de se confondre en protestations, ou bien : « Je suis certaine que votre ivrogne de mari boit le vin que je vous envoie... Siska, versez lui un verre. Que je la voie le vider!... Et votre jupon de laine, où est-il ? »

Lô l'avait sur le corps, mais le vêtement prenait déjà autour de ses hanches décharnées et de ses maigres fuseaux des faux plis de défroques.

En apparence, Lô était le souffre-douleur de bonne maman, mais ces rebuffades finissaient par des attendrissements, des distributions de pièces blanches, des envois de vivres ou de hardes. Et Lô le savait! Elle avait une peur comique de cette bourrue bienfaisante; mais elle l'adorait.

S'il arrivait que Lô fût malade, sa persécutrice ne tenait plus en place. Elle errait comme un chat qui a perdu sa souris, d'une chambre à l'autre, essoufflée, en nage, poussant force soupirs, jusqu'à ce que Siska ou moi-même eussions été prendre des nouvelles de l'absente.

Pauvre Lô!... pauvre Lôke! répétait la digne femme. Et il nous fallait porter dare dare, au fin fond du faubourg populeux que la malade habitait, de quoi sustenter les pensionnaires d'un hospice.

III

Dans ces occasions, Lôke se faisait remplacer par sa fille Rika.

Rika n'avait que seize ans. On lui en aurait donné vingt. C'était une grande brune, cambrée, à la poitrine développée, aux hanches arrondies, aux bras musclés. Elle, au moins, représentait la vigueur et la santé, et Bonne Maman se consolait de la stérilité de ses efforts pour procurer un regain de fraîcheur et de consistance à la vieille Lô, en songeant que cette belle enfant, épanouie à l'égal d'une roseraie, profitait mieux de ses bienfaits, d'une aisance relative qu'elle assurait à la maisonnée. Rika avait de grands yeux noirs, des yeux tendres et bénins de biche, la bouche charnue, d'un rouge vif, baignée de moiteur comme de rosée; le nez mince à la naissance, large aux narines frétilantes comme les naseaux d'une cavale isolée humant le parfum du troupeau lointain, - les cheveux de la couleur d'un bronze antique, longs, crespelés,

tordus en chignon au-dessus d'une nuque de bachchante. L'ensemble de la physionomie était inconsciemment provocant. Rika représentait une de ces beautés populaires qui font à Anvers l'étonnement de l'étranger lorsqu'il parcourt les rues laborieuses et qu'il se retourne sur une bande d'ouvrières piaillant, le tricot à la main, traînant avec affectation leurs savates sur le pavé, impudentes, les chairs superbes, semblant, dans leur insouciance de la convention et en dépit de leur débraillé, des déesses de Rubens qui se seraient encanaillées. Mais si le type de la fille de Lô se rapprochait de celui de ces trieuses de riz et de café aux gages des corporations ouvrières du Port, elle n'avait pas leurs allures cyniques. Les regards de Rika se détournaient au passage des galants; elle baissait pudiquement les paupières, elle s'efforçait même de passer inaperçue. Et si on l'admirait, c'était bien malgré elle. Cette forte fille, qui eût soulevé des poids comme un débardeur et qui peinait vaillamment sans prendre le temps de souffler, rougissait et se troublait lorsque quelque locataire de la même maison, la rencontrant dans l'escalier, s'avisait de lui adresser la parole. Elle était blanchis-

seuse de son état. Lorsqu'elle se croyait seule, elle chantait, d'un contralto profond comme le velours des nuits, de naïves et mystérieuses complaintes. Mais qu'une porte s'ouvrît, qu'un pas s'approchât, qu'une voix l'interpellât, et elle se taisait, timide, effarouchée.

IV

Il arriva que des réparations durent être faites à notre maisonnette. Lôke qui était au courant des intentions de ma grand'mère se risqua un jour à lui demander timidement si « Madame ne consentirait pas à employer comme plafonneur *onze* Tony, notre Tony ».

— Quoi! Notre Tony? Votre Tony? que voulez-vous dire? se récria Bonne Maman.

— Oui! Tony... Mais, au fait, Madame ne sait probablement pas... Qu'elle me pardonne de le lui avoir caché... Mon homme et moi nous avons eu tort... Madame est si bonne!

— Ah çà, Lôke, où voulez-vous en venir?... Vous semblez commencer une confession....

— Madame ne se fâchera pas, alors? Bien sûr... Och God! C'est que nous avons cru bien faire... C'était un petit orphelin, Tony; gentil comme un cœur, comme un Saint Jean. Pauvre agneau! Deux ans, Madame... Ses parents morts du choléra, en 1864! Joost le trouva dans un coin de la chambre, les « hommes des Pauvres » ayant

fait transporter le père et la mère, nos voisins de palier.... Il riait et tendait ses menottes, l'innocent! Nous l'avons pris chez nous. Il a grandi avec la petite.... Maintenant il connaît un métier, celui de plafonneur... Madame le mettra-t-elle à l'épreuve!.... S'il vous plaît, Madame, pour ajouter à toutes vos bontés!

— Comment! se récria Bonne Maman en affectant son ton le plus irrité. « Mais c'est de la folie ma fille! Vous n'aviez pas même de pain pour votre enfant à cette époque, et vous vous embarrassiez d'un second mioche. Qu'est-ce que ce Tony? Un garçon rachitique, un pauvre hère sans doute, n'ayant pas plus de sang que vous qui jouiez au riche, au protecteur? Et vous croyez me l'endosser, cet avorton? Ma maison n'est pas un hospice.... C'est de belle besogne que ce gâcheur me ferait »

Calée dans son fauteuil Empire, les pieds sur la chaufferette, Bonne Maman semblait un justicier; surtout que Lô accroupie à ses genoux, pour épousseter le tapis, se faisait aussi humble que possible, baissant la tête sous la bourrasque.

Et Bonne Maman répétait obstinément :

« Non Lô, il n'y faut pas songer, ma fille!... »

Cependant, lorsque nous fûmes seuls, Bonne Maman et moi, après quelques minutes de rêverie, elle me dit avec attendrissement: « C'est égal! En voilà de braves gens! Une digne créature que Lô, un peu bibiche, mais une vraie bête au Bon Dieu!... Ah, Georges, quelle leçon pour nous. Décidément, il n'y a de charité que chez les pauvres! »

Je connaissais ces revirements chez mon aïeule. Aussi, ne fus-je pas surpris de trouver un matin, campé sur une échelle, dans la cuisine, un grand diable de Pierrot distribuant à la paroi et au plafond de furieux coups de sa brosse trempée de blanc de chaux. Je devinai d'emblée que c'était onze Tony. Un crâne blondin, de large carrure, membru à souhait, une physionomie candide, des yeux d'un vert pâle comme les ondes d'un fleuve au repos. Les lèvres épaisses avaient un bon sourire confiant. Les cheveux frisés débordaient de sa casquette et un duvet doré estompait légèrement la peau rose et blanche de ses joues.

Cet adolescent, découplé comme un gladiateur avait fait la conquête de Bonne Maman, qui était

revenue s'asseoir auprès de lui. Son accent, sa dégaine, ses allures, son rire puéril devaient plaire à l'excellente femme, ennemie des hypocrites et des hypocondres.

Le lendemain de l'entrée de Tony, Lô ayant été retenue en son ménage, ce fut Rika qui se chargea de nos commissions.

On était au mois de juillet.

Ce matin, je me trouvais seul dans la gloriette au fond du jardin. Caché par les taillis de rhododendrons et les festons des plantes grimpanes, je lisais. Des pas, des éclats de voix me saisirent. Le bruit se rapprocha.

— Non, Tony! Je ne veux pas!.... Méchant garçon! disait Rika.

— Un baiser. Vite! Ou je blanchis tes grosses joues rouges! faisait Tony.

— Jamais!.... Fi, le vilain taquin!.... Gare à toi si tu l'oses!

— Un baiser! Un seul! mais il me le faut!

Et sans me voir, Tony poursuivant Rika, ils accoururent du côté de la gloriette.

La jeune fille fuyait en se cachant le visage dans les mains pour esquiver les baisers du galant

plutôt que pour échapper au contact du pinceau dégouttant qu'il brandissait derrière elle.

Il la rattrapa. Alors, au lieu de la barbouiller, la poltronne, il jeta le vilain outil dans le gazon, saisit Rika par la taille, eut raison des mains de la fugitive et l'embrassa longuement, goulûment sur la bouche.

Elle s'était défendue mollement et se prêtait maintenant à cette caresse sans plus se débattre, plutôt avec complaisance.

Un moment, ils formèrent un groupe adorable sous les branches du pommier. Le grand gars faisant de ses bras un collier à son amie, la pressait contre sa poitrine, et Rika, le visage relevé vers le sien, les yeux fermés, comme pâmée, offrait les lèvres à son baiser. La ligne harmonieuse que formait cet enlacement de deux jeunes corps! La couleur aussi, était merveilleuse: le plafonneur, blond comme l'Évangéliste de Van Dyck; Rika, bise, hâlée, presque bronzée, roulant dans ses veines un flux de ce sang impétueux que la soldatesque espagnole infusa férocement il y a trois siècles dans la chair flamande rose et reposée.

Pendant le simulacre de lutte, Tony avait perdu

sa casquette, la natte de Rika s'était défaite et les rayons intenses semblaient crépiter à la tête bouclée du jeune homme, répandant de fauves reflets de vieil or sur les tresses sombres de sa compagne.

Si rapide qu'eût été cette scène furtive, ma mémoire charmée devait en retenir les diverses phases.

— Tony! eut enfin la force de soupirer Rika. Et Tony la lâcha à regret, avec effort.

Puis, il ramassa la casquette et la brosse, et courut reprendre son travail en sifflotant un air des rues.

Rika se rajusta, épingla sa torsade et gagna la maison à son tour.

Ainsi se séparent deux passereaux qui viennent de se becqueter.

Moi, je me gardai bien de trahir cet amoureux mystère que j'avais épié de ma retraite, comme un aegipan jaloux. Ce baiser était-il le corrélatif de précédentes caresses? Je ne pouvais que me livrer à des conjectures.

Ce même jour Tony, ayant terminé sa tâche, rassemblait son attirail, nous disait « au revoir » détaillait allègrement en battant des entrechats et faisant sonner dans sa poche, contre sa cuisse, deux pièces blanches d'un munificent pourboire.

Depuis lors nous remarquâmes que Rika devenait de plus en plus farouche et taciturne : elle ne chantait plus, même quand elle se savait seule. Elle apportait cependant, nous semble-t-il, plus de recherche dans sa toilette : un ruban de soie rouge ceignait son opulente chevelure et des perles de faux corail avivaient le lobe nacré de ses oreilles..

— Ah Rika... Petite Rika!

Fille qui se pare

Son amour déclare !...

...chantonnait l'aïeule en riant et sans se douter de ce que j'avais surpris.

La belle rougissait un peu, mais était persuadée que j'étais aussi ignorant de ses amours que ma grand'mère.

V

L'hiver qui suivit fut particulièrement rude et la vieille Lô se fit souvent remplacer par la jeune fille.

Maintenant, nous nous informions aussi du jeune Tony, ce qui semblait embarrasser quelque peu la brunette. Les nouvelles du garçon étaient réjouissantes. En dépit de la morte saison, il trouvait toujours à s'employer chez un entrepreneur et touchait de gros salaires. Une seule chose le chagrinait quelque peu : son patron, un excellent homme des environs de Namur, avait engagé presque tous ouvriers wallons, de braves compagnons avec qui notre Anversois s'entendait à ravir. Dans l'équipe deux ou trois gaillards seulement tenaient Tony pour un intrus. Heureusement le « Flamin » comme ils l'appelaient était de taille à les tenir en respect et leur malveillance demeurait sourde et sournoise.

Un matin, grand'mère attendait Rika pour des commissions urgentes. L'heure était déjà passée depuis longtemps, lorsqu'un coup de sonnette fami-

lier nous annonça l'arrivée de la retardataire. Elle avait couru, elle était essoufflée; son visage décomposé qui portait des traces de larmes, frappa bonne maman, et au lieu de la gronder, celle-ci la questionna avec sollicitude. Rika éclata en sanglots, puis, à travers ses pleurs, elle nous raconta comment une bataille avait eu lieu le matin sur le chantier des plafonneurs: à propos de la distribution du travail, les trois mauvais coucheurs s'étaient jetés sur le pauvre Tony. Celui-ci pris à l'improviste s'était défendu de son mieux, mais il aurait eu le dessous si les autres Wallons ne s'étaient précipités à sa rescousse. Malheureusement pendant la bagarre un des mauvais bougres l'avait poussé traîtreusement vers un baquet de chaux vive dans lequel le pauvre diable était tombé en donnant de la tête contre un coin du baquet et en se blessant au-dessous de la tempe. S'il en réchappait il risquait fort de demeurer borgne pour la vie, une éclaboussure corrosive ayant atteint l'œil gauche. Rika avait accompagné jusqu'à l'hôpital la civière dans laquelle on transportait, baigné dans son sang, le gars privé de connaissance. Mais on n'avait pas voulu laisser

pénétrer la jeune fille dans l'établissement : la grande porte s'était refermée devant elle. Et Lôke, toujours malade, ne pouvait quitter le lit ! Et, tout comme elle, Joost ignorait encore cet affreux malheur que Rika avait appris par hasard, dans la rue, en se rendant chez nous !

Ma grand'mère s'efforça de rassurer la désolée. « Ne pleure pas Rika ! Nous ferons en sorte de le guérir. Tu l'aimes bien, ton Tony ! C'est presque ton frère... »

— Oh oui, Madame, que je l'aime ! s'exclama la pauvre fille avec une chaleur qui trahit sa réserve habituelle, et elle cacha aussitôt son visage transfiguré, dans un coin de son tablier. Cette exaltation ne donna pas autrement à réfléchir à Bonne Maman. Moi seul, j'en avais saisi la portée.

On donna congé à la pauvrete afin qu'elle pût aller avertir ses parents. Moi, je courus prendre à l'hôpital des nouvelles du sympathique blessé et le recommander au personnel.

Je fus conduit directement, après avoir traversé la cour, par des escaliers sombres et de mornes couloirs, au lit de notre Tônn, devenu le n° 55, dans une vaste salle blanche.

Le plafonneur dormait d'un sommeil agité par la fièvre; il prononçait des paroles incohérentes et battait des bras. Son visage était à moitié caché par un double appareil couvrant la blessure et l'œil atteint. Ce que j'en voyais prenait tour à tour des pâleurs blafardes et des rougeurs vineuses. L'aspect de ce débonnaire me navra. Tandis que l'infirmier me renseignait à voix basse, Tônn se réveilla et, m'ayant aussitôt reconnu, une grande joie brilla dans l'œil découvert. Ceci me parut de bon augure. Il voulut parler, mais je lui recommandai le silence. Il tendit alors ses mains vers moi pour presser affectueusement les miennes « Ah, Monsieur Georges... » balbutiait-il.

Je le réconfortai de mon mieux, ce qui me fut d'autant plus facile que les médecins m'avaient dit répondre non seulement de sa vie, mais encore de son œil malade. Deux lignes plus bas, la blessure l'eût tué sur le coup; mais le crâne n'avait pas été atteint. Notre homme en serait quitte pour quelques jours de repos.

Je rapportai donc l'espérance à la maison que Rika avait regagnée.

Le diagnostic du médecin se vérifia par l'événement.

Trois semaines après la rixe, Tony retournait même au chantier. Son bon regard avait encore pour le servir deux prunelles bleues, du plus limpide cristal, et les mèches folles de ses cheveux blonds cachaient la blessure cicatrisée, ainsi un terreau généreux couvre d'herbe drue la place où on le remue.

A la demande même des ouvriers wallons l'entrepreneur avait congédié leurs trois indignes « pays » agresseurs de Tony, qu'il remplaça, toujours d'accord avec les dignes Namurois, par de non moins fraternels Flamands.

On aurait pu croire que la guérison du jeune homme et la tournure qu'avaient prise les événements, réjouiraient la fantasque Rika.

A notre grande surprise, à mesure que progressait la convalescence du blessé, son amie était devenue de plus en plus dolente. Maintenant, elle semblait inquiète et évitait de se trouver sous les yeux de bonne maman et de Siska. Ses traits étaient tirés, ses joues blêmes. Ses yeux cernés de bistre, prenaient une expression d'angoisse. Elle ne chantait plus. Bonne Maman la surprit à diverses reprises dans les larmes. Elle la

pressa doucement pour avoir l'explication de ces allures bizarres. Rika répondait invariablement « qu'elle n'avait rien...., que cela passerait ». Lorsque froissée par cet entêtement, la compatissante dame finissait par se fâcher, c'était chez la jeune fille de véritables crises de nerfs qui décourageaient notre sollicitude.

Nous en fîmes l'observation à Lôke. La mère ne tirait pas davantage de l'affligée.

— C'est une cachottière, une entêtée, une mauvaise fille disait la vieille. « Elle n'a jamais été grande bavarde, comme vous le savez, Madame! Qu'elle use son chagrin en travaillant, voilà tout! Nous n'avons pas le temps de nous occuper de ses lubies ».

— Lubies! Lubies! observait l'aïeule en branlant le chef, d'un air sceptique. Histoire d'amour plutôt... Ne croyez-vous pas, Lôke?

— Il ferait beau voir qu'elle eût de ces idées à son âge, la gamine. Non, pour cela, j'en réponds. Elle n'est rien coureuse. Elle ne voit la rue que pour se rendre ici ou à la blanchisserie. Jamais galant ne s'aventurerait sur le seuil de notre porte. Une fois, Tiestiet, le cigarier, s'avisa de l'accoster

comme elle s'en retournait de sa besogne, le soir. Il ne recommencera plus. Un mot, gros de promesses, à peine une menace, de notre Tony, l'a dégoûté de ses poursuites. Allez Madame, la pucelle est bien gardée.

On ne voyait Tony que fort rarement. Le dimanche matin, il lui arrivait, n'ayant pas d'ouvrage de prendre nos commissions à la place des deux femmes.

Je lui ouvris un jour et remarquai que lui aussi, avait l'air sérieux et même préoccupé.

Le radieux compère, qui me regardait toujours en face, affectait de baisser les yeux en me parlant et tournant sa casquette de soie neuve entre les mains.

— Vous êtes bien fier, aujourd'hui, Tonn, dans vos habits de dimanche? lui dis-je.

Pour un peu, je lui aurais demandé où en étaient ses amours. Mais il lui aurait fallu avouer alors ce que j'en avais surpris. Et il me répugnait de lui faire part d'une indiscretion; quelque involontaire qu'avait été celle-ci. Je gardai donc mes réflexions pour moi.

Tony ne crut même pas devoir protester contre

le reproche que je lui adressais en manière de plaisanterie. Il se borna à sourire, mais ce sourire était forcé, et il se hâta de s'éloigner en me disant précipitamment bonjour.

Il faut avoir connu la vie calme et régulière que nous menions, un intérieur patriarcal comme le nôtre, pour comprendre combien les petits événements prennent de l'importance dans ces conditions.

Pour nous, c'étaient des personnages que Joost, Lôke, Tônn et Rika, et il nous suffisait de savoir que la peine visitât l'un d'eux pour que nous en fussions affectés nous-mêmes et surtout bonne maman, comme s'ils avaient été de notre parenté la plus proche.

Je m'étais toujours tenu sur la scène du baiser, je répugnais à en dévoiler le mystère, une pudeur me retenait, mais je me représentais souvent ce couple idyllique, et à présent, plus j'y songeais, et plus il me semblait que la tristesse de Rika et la contrainte de Tony eussent des causes auxquelles leurs amours ne devaient pas être étrangères.

Cette fraîche et radieuse églogue avait-elle déjà perdu de son lustre ?

Un incident fortuit acheva de m'édifier sur le roman de notre jeune couple. Il révéla ce roman à ma grand'mère qui ouvrit enfin les yeux aux parents de la belle.

— Madame, avait dit un matin, avec une hésitation visible, la bonne Lô, à sa maîtresse, « Madame, vous êtes si bonne que j'ose recourir une autre fois à vous... ».

Et comme l'aïeule l'encourageait :

— Madame, il y a longtemps que nous avons songé à acheter un nouveau lit... La dépense est grosse. Or, vous le savez, nous sommes quatre à la maison et nous n'avions que deux couchettes, dont nous devons la plus belle à la générosité de Madame...

— Oui, je comprends, interrompit Bonne Maman pour faire trêve aux remerciements de sa « protégée ». Ce pauvre Tony, aura dû coucher longtemps « paillasse par terre » comme on dit, et cela commence à le fatiguer. On le serait à moins...».

Lôke vit sans doute un reproche dans cette observation de sa protectrice, car ce fut sur un ton de demi-protestation qu'elle poursuivit avec volubilité :

— Pardon, Madame, nous n'aurions jamais permis que le garçon couchât sur le carreau... Les enfants ont toujours dormi ensemble. Du même berceau, ils passèrent dans le même lit. Mais voilà quatre mois notre Joost, mon homme, me prit à part: «Lotte, qu'il me dit, notre Rika et notre Tony sont certes encore comme des agneaux du bon Dieu, quelque grands qu'ils soient devenus l'un et l'autre... Je mettrais ma main au feu qu'ils n'ont encore jamais songé à la bagatelle, pour ne pas dire à mal. La nuit quand il m'arrive de ne pas dormir, je colle l'oreille à la cloison et j'entends ronfler Tony comme mugirait un jeune taureau et aussi chanter comme une flûte, la respiration égale de notre fille. Braves petits! que je me dis en riant, plein de confiance, et je me rendors tout rassuré. Mais c'est égal, continua mon mari, c'est que les petits ont grandi furieusement. Tôt approche de ses dix-huit ans. On est presque un homme quand on gagne des journées de deux francs... Et Rika entrera ce mois-ci dans sa seizième année... C'est pour te dire que nous ferions peut-être mieux d'acheter un lit de plus... avec nos épargnes et quelques francs que Madame nous avancerait...».

Lô s'arrêta. Bonne-Maman qui à mon insu en avait deviné plus long que moi-même et s'était aperçue sans doute de certaine métamorphose survenue dans la personne physique de Rika, dit à sa commissionnaire avec un fin sourire plein d'indulgence et de sympathie :

— Joost n'appliquait pas toujours l'oreille au mur n'est-ce pas ?

— Qu'est ce que Madame veut dire ? bredouilla la simple créature.

— Je veux dire ma bonne Lô, qu'à votre place, je n'achèterais pas ce troisième lit et que je mettrais en état le berceau des deux petits....

— Oh c'est impossible ! se récria Lô qui avait compris enfin. Et cependant... ? Ah le vilain ingrat !... L'intrus de malheur ! Si jeune et déjà si dépravé !... Et la fille dénaturée !... la mijaurée ! ah ! le voleur de notre bon renom.

— Notez que je n'affirme rien, reprit bonne-maman, en riant de tout cœur, mais il me paraîtrait impossible que deux jeunes êtres sains et beaux, eussent vécu côte à côte sans s'aimer. Naïve Lô et non moins candide Joostin ! Vous ne cherchiez les loups ravisseurs qu'au dehors. Le

plus entreprenant se trouvait déjà dans la place! Tony faisait bonne garde n'est-ce pas? Il tenait à distance les cigariers trop entreprenants! Parbleu, le garçon avait d'excellentes raisons pour cela... Et à présent, cette tristesse de Rika, cet air embarrassé de Tony... d'autres symptômes que je vous laisse, à vous, le soin de découvrir... Ou je me trompe fort, Lô, ou votre lit nouveau vient trop tard ou viendrait trop tôt... Pour le quart d'heure le berceau suffira!

— Quel malheur!... Quelle honte, se lamentait Lô littéralement bouleversée. Et cet imbécile de Joost avec sa confiance!... Et Tônn n'a pas encore tiré au sort. Pourvu que ces deux hommes ne se prennent pas aux cheveux!... Que faire Madame?

— Allons, allons!... Lô, ne vous désolez pas ainsi: le malheur n'est pas si grand, que diable! Tôt ou tard vous les auriez unis, n'est-ce pas? La nature a pris les devants et n'a pas attendu le curé: voilà tout!... Retournez chez vous. Tirez l'affaire au clair. Puis, il ne vous restera qu'une chose à faire, c'est de marier les polissons au plus vite. Vous comprenez, ou n'avez vous bien regardé la

mâtine ?... Il serait fâcheux que le baptême précédât la noce... »

Ah, l'excellente femme ! Comme elle comprenait la jeunesse, comme elle conservait la religion de l'amour ! Je me souvins plus tard de l'accent attendri qui accompagnait ces avis un peu railleurs, lorsque je retirai, à sa mort, d'un coin de tiroir un petit écrin en médaillon, et qu'ayant ouvert celui-ci, je découvris la miniature d'un aristocratique jeune homme, coiffé à la Spontini, correctement vêtu du jabot de dentelles, de la cravate touffue et de l'habit bleu barbeau à boutons d'or. Elle m'avait souvent raconté, mais sans jamais me montrer le portrait, qu'avant de faire la connaissance de mon futur grand-père, un Anglais accompli la recherchait en mariage, mais la bataille de Waterloo les sépara pour la vie. Et j'ignore pourquoi j'associai l'indulgence de mon aïeule pour les amours satisfaites de nos jeunes rustres au mélancolique regret qu'elle gardait de ses primes amours, à elle, à peine ébauchées et dont une balle française avait empêché la conclusion...

Il fut fait ainsi que l'avait recommandé ma grand'mère. Rika et Tony avouèrent. Joost essaya de se fâcher, mais n'y parvint pas. Sans plus se contraindre, Rika s'était jetée en présence de ses parents, au cou du blond séducteur. Elle cacha son visage dans la poitrine du jeune homme qui la pressait contre lui et promettait d'être pour elle le protecteur que l'orphelin avait trouvé dans cette maison.

Ils étaient mariés depuis trois mois quand Tony fut père d'une jolie fillette.

— Eh bien, que vous en semble, Monsieur le Poète ? me disait Bonne-Maman en se moquant, avec indulgence, de mes velléités littéraires et en me rappelant maintes fois cette naïve aventure de ses protégés « N'y aurait-il pas une idylle à tirer de ces amours ingénues ? »

Chère Aïeule, si généreuse aux humbles et aux humiliés, elle est racontée cette idylle et je la dépose pieusement sur ta tombe.

AMIS D'ENFANCE

A Hubert Krains.

AMIS DE FRANCE

Paris, chez M. de Künig

Un après-midi d'hiver, à l'heure où les courtiers et armateurs d'Anvers, désertent leurs bureaux de la vieille cité maritime pour regagner leurs confortables pénates de la ville haute, quelqu'un sonna chez Hector Blanchon, un des gros parvenus du négoce.

Lui-même qui venait de rentrer, entre-bâilla la porte et dévisageant le visiteur, il reconnut René Lambresain, l'artiste peintre, son meilleur ami de collègue et d'université qu'il n'avait plus vu, dont il n'avait même plus eu de nouvelles depuis quinze ans.

La surprise d'Hector se traduisit en une suite d'interjections ravies.

Comme s'il s'agissait de donner l'alarme, lui, d'ordinaire si mesuré et si cérémonieux, héla, à pleins poumons, sa femme en se postant au bas de l'escalier.

— Hé, Julia! Devine un peu qui nous tombe du ciel!... Un revenant! Mon ami René dont je t'ai si souvent entretenue... Dépêche-toi de descendre et mettons un couvert de plus... Car tu mangeras la soupe avec nous, René, c'est entendu!

Tandis que le peintre profondément touché par cette bienvenue cordiale et démonstrative, sur la sincérité de laquelle l'être le plus méfiant n'aurait pu se tromper, balbutiait des excuses et des remerciements, Hector le débarrassait de son pardessus et de son chapeau, et le poussait par les épaules dans la salle à manger où ils furent promptement rejoints par la maîtresse de la maison, une personne blonde et potelée, à la carnation fraîche, à la physionomie généralement compassée et minaudière, mise avec cette opulence marchande pour laquelle on a inventé le qualificatif *coscu*. Presque trop parée, elle incarnait l'éloquente enseignante de la raison sociale Blanchon et Cie, une des plus prospères de la place.

Son mari avait manifesté une jubilation si peu feinte à la survenue du peintre qu'elle se départit de son formalisme et de sa circonspection, et s'ingénia à faire à ce convive inattendu la mine pres-

que accueillante, réservée d'ordinaire à des personnages au moins aussi calés que les Blanchon.

Attablés en face l'un de l'autre, les deux amis avaient tant de choses à se raconter qu'ils en oubliaient presque de faire honneur au menu.

Un passé de candeur, d'insouciance et de générosité ressuscitait devant eux. Les souvenirs partant de leurs cœurs dilatés affluaient à leurs lèvres en innombrables essaims. L'un commençait une phrase que l'autre achevait; ils se rencontraient, ils se devinaient. C'étaient des paroles fébriles, de réchauffants éclats de rire. Leurs visages s'irradiaient comme au soleil de l'adolescence. Souvent, il suffisait d'un mot pour leur évoquer simultanément en ses moindres détails un épisode de leur vie libre, et il leur arrivait alors de s'arrêter court, rêveurs, attendris, pour s'absorber dans les mirages rétrospectifs, pour savourer la joie indiciblement poignante de cette griserie à coups de souvenirs.

René surtout avait de ces raccourcis, de ces concentrations de la mémoire, et c'était lui qui suggérait l'atmosphère et la poésie intime autour des faits précis anecdotés par le négociant.

— Ah! ce temps chez le père Valtard! disait

René d'une voix presque éteinte, comme si elle eût été trop faible pour exprimer tout ce que ce temps-là représentait de moments capitaux.

— Oui, poursuivait Hector, le père Valtard, notre vieux professeur de mathématiques, chez qui nos parents nous mirent un an en pension pour potasser nos *x*. Tu te rappelles la petite soubrette que le digne homme renvoya parce que son précoce gamjn, qui nous mouchardait, surprit un soir la pantomime d'un long baiser dérobé à la boniche, baiser qui se décalqua en ombres chinoises sur le mur du palier. Trop impatient, j'avais négligé de fermer la porte de la chambre...

— J'étais amoureux aussi, reprenait René, mais du diable si je saurais te dire de qui ou de quoi, par exemple... J'étais d'humeur amoureuse, voilà tout!... J'entends encore cet accordéon — cette « harmonica » comme nous disions alors — nous saccader, les soirs d'été, la sempiternelle marche du *Prophète*? Quoique je sois bien revenu de Meyerbeer depuis mes seize ans, vrai, grâce à cette coïncidence, à cette corrélation entre sa musique et mes nostalgies amoureuses, je répugne à le débiter et à le sacrifier sur l'autel des purs génies

qui ne me furent révélés que plus tard... à l'âge dit de raison!... D'autres fois, de la caserne des artilleurs relégués aux confins du faubourg, les bouffées dolentes des cuivres signolant le couvre feu nous parvenaient avec la fanfare des lilas et des jasmins... Que de troublantes synesthésies!... Nous en subissions le charme sans connaître le mot savant par lequel on les désignait!... Tout nous était d'ailleurs prétexte à communions ... Longtemps ce furent les maisons en construction à côté de chez Valtard... Nous jetions des paquets de tabac et des cigares aux apprentis maçons qui se reposaient sous nos fenêtres. Nous en étions arrivés à les apprivoiser comme des moineaux. Nous les bourrions de friandises... Je revois toujours Baldus, l'un d'eux. Que n'aurais-je donné plus tard pour le peindre! Le superbe et divin modèle!... La silhouette de son corps se dessinait en ombre bleuâtre à travers la toile... Humide de sueur ou de pluie, d'autres fois la chair de ses bras rosissait la trame. Cou nu, dépoitraillé, débraillé, il allait souvent pieds déchaux! Un jour, à la suite d'une rixe, il eut un genou nu et un peu de la hanche. Une manche ne tenait plus qu'à de-

mi... Tant de misères alliées à tant de charmes plastiques!... Nous avons fini par nourrir tous ces pauvres diables aux frais de notre professeur... Et la façon dont il mit fin à ces *Panem et Circenses!*

— Eh oui, je m'en souviens, tu en fus pour quatre dimanches de retenue et trois mois sans argent de poche.

— C'était l'époque où nous lisions les *Misérables*, entre deux leçons de géométrie!

— Et plus tard encore, quelles fredaines! Après l'examen, toi pour célébrer ton triomphe; moi pour me consoler de ma « brosse » nous nous étions payé un gueuleton pantagruélique à l'*Hôtel Saint Antoine*, une bâfrée arrosée des nectars les plus olympiens...

— Oui, c'est à la fin de cette noce que tu parias de te rendre, cette nuit même, dans un prétendu coupe gorge de la banlieue, à deux heures de marche de la ville, pour y lamper une hypothétique cervoise. Je ne parvins pas à t'en dissuader et force me fut de t'accompagner.

— Oh, ce que nous étions dionysiaques ou plutôt siléniens, ce soir-là! En route, vers ce but

excentrique, je me brûlai le mollet dans un tas de chaux vive!

— Et ces rôdeurs avec qui, altruiste renforcé, tu fraternisais et à qui nous payâmes de multiples tournées... Je ne m'explique pas encore comment ils s'abstinrent de nous écharper!

— Laisse donc! Les meilleurs enfants du monde et très galbeux, ces vauriens... L'un me vola trois fois ma montre pendant que nous cheminions bras dessus bras dessous et chaque fois je lui persuadai de me la restituer!... Doute encore après cela, de mon éloquence!... Puis nous les aimons encore hein? les pauvres, les prolétaires, les parias!... Toi, Hector, tu étais même plus avancé que moi à cette époque, tu étais déjà nihiliste, communard, anarchiste, que sais-je encore. Ma palette la plus éclatante n'aurait pu me fournir un rouge de ta couleur!...

L'artiste s'exprimait avec de plus en plus d'exaltation. Il avait insisté sur leurs compagnonnages avec des ilotes, sans remarquer la toux embarrassée et perplexe du commerçant et la répugnance que celui-ci mettait à le suivre sur cette pente de leurs souvenirs. Aux dernières paroles de René Lam-

bresain, Madame Blanchon avait attaqué le feu à coups de tisonnier, nerveusement, dictatorialement, en faisant grand bruit, en exprimant dans cette manœuvre domestique la réprobation d'une bourgeoise huppée pour les hydres de la subversion sociale...

— Chut! fit le marchand à mi-voix. Voilà que tu effarouches ma femme!... Les pauvres, c'est très sympathique, mais de loin, lorsqu'on n'est pas forcé de les employer... La sueur du travail, ça ne sent pas bon... Ah! si tu commandais à des ouvriers... Tu verrais quelle engeance!...

— Mais...

— Causons plutôt d'autre chose...

— A ta guise! acquiesça le peintre; un peu défrisé par cette profession de foi, lui que les revers et les tribulations de la vie avaient, au contraire, rapproché de plus en plus des misérables et des vagabonds. « Au moins, as-tu préservé le goût des belles œuvres, le culte de l'art ? » dit-il, en espérant que l'esthétique leur fournirait un terrain d'entente et de conciliation.

— L'Art! se récria Blanchon. Encore une duperie! Autant monter dans une voiture d'ambu-

lance ou dans un corbillard de quatrième classe ;
Se faire conduire à l'hôpital ou au cimetière...!
Tu as tenu bon, toi, je le sais par les papiers publics. Je t'admire...

— Eh bien ! Et toi ? Tu n'écris plus ?

— Comme bien tu penses. Il y a longtemps que je me suis rangé et je te dirai même que ce que tu appelles l'Art est le premier vice de bohème et de célibat dont je me sois corrigé en disant adieu à la vie de garçon. Tu sais, c'est très beau entre 15 et 20 ans, ces blagues-là !... Oui, mon cher, je me suis discipliné complètement la conduite, le cœur et l'imagination... Je gagne de l'argent, beaucoup d'argent !

Lambresain eut un frisson glacial à ces dernières paroles, mais se refusant à croire encore à l'endurcissement, au mercantilisme absolu de son ami, il reprit : « Mais si tu n'écris plus, du moins, lis-tu encore ! Tu ne songes pas uniquement à ton ventre et à ta bourse. Ta fortune te permet de voyager. Tu as dû te payer le pèlerinage à Bayreuth ! Tu as des tableaux, des livres ! Madame Blanchon est musicienne ?... »

— Pas même pianiste, mon bon René, et pas

plus de voix que moi qui n'en avais guère... Ah oui, des tableaux, disais-tu. Ceux que voilà représentent quelque valeur. Liévinstone, le célèbre marchand juif me les a fournis. Ils sont de Lamarnière, le paysagiste à la mode. Sa signature est cotée à la Bourse. Le bonhomme est à la hausse. Le jour où ces cadres représenteront le double de ce que je les ai payés, Liévinstone me les reprendra et m'en achètera d'autres...

Et, comme honteux de son abandon du début, comme quelqu'un qui aurait cédé à un sentiment inférieur et dévoilé son côté faible, Blanchon se retranchait dans son importance, se reboutonnait, reprenait la faconde du parvenu assuré contre les aléas matériels de la vie.

Il se mit à expliquer à René les rouages des affaires. Il l'étourdissait de chiffres négligemment jetés, jouissait de l'ahurissement que cette débâche de calculs causait à son interlocuteur, heureux surtout d'avoir trouvé un sujet de conversation intarissable et qui lui permettait de « tenir le crachoir » des heures durant sans se compromettre ni sans être contredit...

Il pérorait, béatement renversé dans son fau-

teuil; sa voix dépouillée de toute sympathie avait pris un accent dogmatique et professionnel.

D'abord, navré, René Lambresain luttait à présent contre le dégoût. Il ne se sentait plus le courage d'interrompre la sordide psalmodie du ploutocrate. Ah! Pourquoi l'artiste avait-il eu l'idée de sonner à cette porte? Voilà qu'il était prêt à mépriser son ami essentiel! « Les cœurs changent donc autant que les visages » se disait-il amèrement. « Et elle serait immortelle cette âme qui vieillit et laidit plus rapidement que son enveloppe! »

Hector arriva enfin au bout de sa conférence. René méditait si douloureusement qu'il ne s'aperçut pas du silence qui régnait dans la chambre. Honteux pour son ami, il baissait les yeux.

Le regard de Mme Blanchon, rassurée, accrocha celui de son mari et le promena sur la redingote noire presque percée aux coudes, sur le linge blanc mais usé jusqu'à la trame, sur toute l'apparence besogneuse de Lambresain.

Le mépris de la grasse patricienne pour l'humble condition de l'artiste s'était compliqué, au commencement du repas, de la jalousie des chers

souvenirs ravivés par les deux anciens intimes, la jalousie du rôle affectueux que René avait joué dans la vie d'Hector.

L'artiste sortit de sa rêverie, et par politesse, essaya de renouer une conversation quelconque.

Le feu mourait dans l'âtre. Madame Blanchon ne fit rien pour le ranimer. Elle réprimait ses bâillements avec une ostensible maladresse et jetait des regards peu furtifs vers la pendule.

Enfin, René se décida à se lever. Le couple se récria mollement et l'engagea à demeurer, mais du bout des lèvres, avec des intonations qui le poussaient dehors. Les dignes époux s'étaient *re-compris*.

Hector conduisit l'artiste jusqu'à la porte.

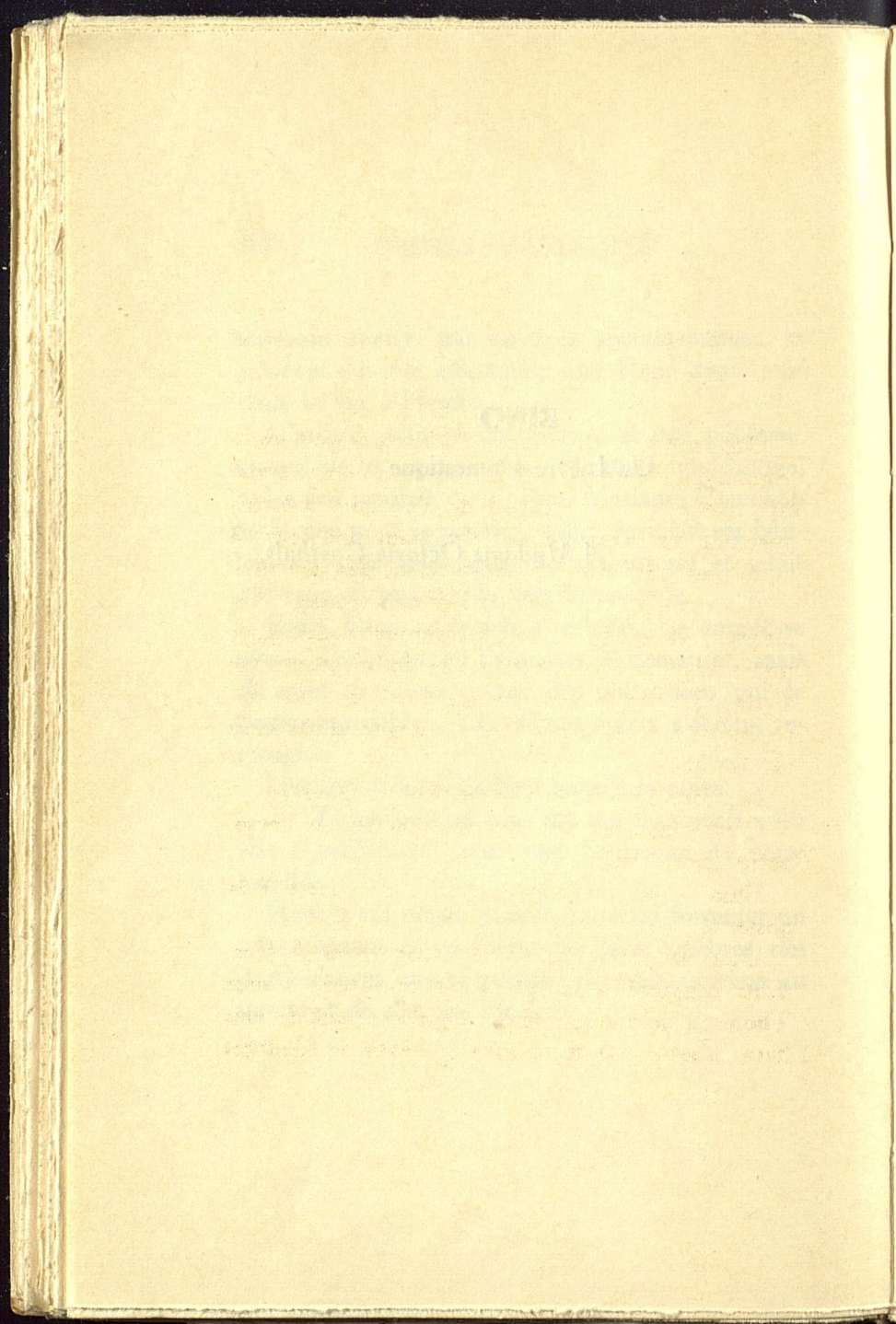
— Tu ne resteras plus dix ans sans venir nous voir ? proféra-t-il avec une bonhomie de commande.

René n'eut même plus la force de formuler un remerciement et ce furent les plus funèbres des condoléances que sa poignée de main exprima au survivant de son ami Hector.

BINO

Un Lièvre Domestique

'A Madame Octavie Goethals.



Dans son « *Histoire de la Littérature anglaise* » Hippolyte Taine parlant du poète Cowper, constate que celui-ci « essayait de s'occuper mécaniquement, par exemple en fabriquant des cages à lapins, en jardinant, en apprivoisant des lièvres ».

Apprivoiser des lièvres ? Parfaitement. On réussit à domestiquer le plus farouche des léporides. Mais je doute fort que le doux romantique anglais ait poussé l'expérience aussi loin que ma femme et moi, et soit parvenu à des résultats aussi extraordinaires.

Nombre de nos amis auront connu Bino.

C'est ainsi que nous avons nommé un lièvre, notre lièvre.

Bino a même quelque chance de passer à la postérité.

Dans la préface de son ouvrage *French Portraits* consacré à la littérature française, Vance Thomson, le critique américain s'occupant de mes livres n'a-t-il pas mentionné le lièvre de Georges

Eekhoud ? Cyriel Buysse, le romancier de langue flamande, qui vit le gentil animal gambader, sautiller dans notre maison et se familiariser graduellement avec nos visiteurs ou commensaux, m'écrivit après une soirée qu'il avait passée chez nous : « Je songe surtout à Bino. Il m'intéresse souverainement. Quels soins, quelle patience, quelle sollicitude, Madame Eekhoud aura mis à l'élever ! C'est touchant... »

André Gide terminait une de ses lettres en présentant ses hommages à ma femme et en la priant de caresser le lièvre de sa part.

Mme Verhaeren étant venue nous voir s'étonna que nos chaises-Rubens à coussins et à dossiers de cuir avaient été retournées et dressées contre la paroi. « Est-ce là une mode flamande ? » demanda-t-elle naïvement. Ma femme lui ayant expliqué, en riant, que c'était afin d'empêcher notre lièvre de marquer par trop profondément le cuir à ses griffes, la surprise de Mme Verhaeren devint de l'ahurissement.

— Votre lièvre ? se récria-t-elle. Comment ? Que voulez-vous dire ?

— Mais oui, notre lièvre, notre pensionnaire

à quatre pattes... Tenez, le voilà!... Et si vous demeurez assise bien tranquillement, il s'approchera de vous pour lier connaissance.

Bino, très curieux de sa nature, et la curiosité l'emportant même sur la crainte, s'était en effet introduit dans le salon. Intrigué par la présence d'une visiteuse qu'il n'avait pas encore vue, il vint doucement à la femme du poète, se planta sur ses pattes de derrière, appuya celles de devant contre la jupe de la dame de plus en plus stupéfaite. Il aurait même fini par sauter dans son giron, si, ne résistant pas à la tentation de lui passer la main sur le dos sa nouvelle amie ne l'avait mis en fuite.

— N'importe! fit Mme Verhaeren. « Il m'aura été donné de caresser un lièvre vivant! »

Il fallut que ma femme lui raconta comment nous avions été amenés à élever cette bestiole.

Narrons l'histoire à notre tour.

Certain dimanche matin, un de nos neveux qui s'était engagé au 2^{me} régiment des Guides, et qui passait ses congés avec nous, me cria dès le seuil de la porte :

— Mon Oncle, mon Oncle! j'apporte deux lièvres.

— Deux lièvres! me disais-je. La chasse n'est pas ouverte que je sache. Le gamin aurait-il rencontré un braconnier?... Voilà qui vient à point pour le dîner. Cette fois notre bonne fourchette de convive aura tenu à payer son écot.

Mais jugez de notre surprise quand ayant dénoué les coins de son foulard d'ordonnance, le jeune brigadier nous exhiba deux levrauts vivants. Ils étaient nés de la veille. Un paysan d'Etterbeek ou d'Auderghem, en retournant son champ, avait surpris la nichée. Rencontrant notre neveu qui rentrait à la caserne, il lui avait vendu les lévretteaux pour quelques sous. Il y en avait trois, l'un était mort dans la cassette où le cavalier les avait logés.

Ma femme et notre petite nièce, notre enfant adoptive, s'attendrirent sur les deux mignonnes créatures et décidèrent spontanément de mettre tout en œuvre pour les garder en vie et les élever comme elles l'eussent fait des orphelins d'une chienne ou d'une chatte. Elles y parvinrent. Mais grâce à quels prodiges d'attentions et de soins quasi maternels! D'abord on nourrit ces petiots en leur faisant têter des gouttelettes de lait tiède

au bout des doigts; un peu plus tard, ils burent le lait à la cuiller. On leur confectionna un lit douillet dans une caisse bourrée d'ouate et de paille que l'on poussa, pour les tenir chauds, sous le foyer de la cuisine.

Voici qui montrera à quel point, encouragée par sa tante, la fillette prenait à cœur sa mission de petite mère :

Un jour que nous étions sortis nous promener avec la petiotte, nous fûmes frappés par le mutisme et la mine préoccupée de l'enfant toujours babilarde et enjouée. Comme nous l'interrogeons à ce sujet, elle se renferma de plus en plus dans un silence boudeur. Mais devant notre insistance elle éclata tout à fait en larmes et balbutia entre deux sanglots : « C'est que je pense aux pauvres petits lièvres qui sont restés seuls à la maison ». Force nous fut de rebrousser chemin et de regagner nos pénates pour rendre sa belle humeur à l'affligée et lui donner tous ses apaisements sur le sort et la santé de ses protégés.

Placés sous une si affectueuse tutelle, nos lapereaux devaient prendre très philosophiquement leur parti d'une réclusion plutôt bénigne. Ils

grandirent, fortifièrent, s'animèrent à plaisir... Ils allaient et venaient en liberté dans la maison, montant ou descendant l'escalier, se rendant de la cave au grenier ou vice-versa, non sans s'arrêter à chaque étage pour s'y livrer à leurs ébats puérils avec de petits sauts de l'arrière train et des frétillements joyeux, les plus comiques du monde. Circonstance qui contribua pour beaucoup à encourager leurs éducatrices soucieuses et jalouses de la propreté du logis: nos levrauts ne déposèrent jamais pissats ou crottins que sur la pelouse du jardinet.

Naturellement toute la maisonnée s'appliquait à dépouiller nos mouvements de la moindre pétulance et à mettre une sourdine à nos éclats de voix, car il importait de ne pas effrayer nos gentils poltrons.

Lorsqu'on sonnait à la porte de la rue nous nous serions gardés d'ouvrir avant de savoir nos lièvres au plus profond de la maison. Songez à la chasse, au hourvari qui les eût attendus au dehors!

Ma femme les nourrissait de froment et de trèfle nouveau qu'avec la petite nièce elle allait cueillir dans les campagnes voisines au risque de

se faire houspiller par les naturels ou de se voir dresser procès-verbal par le garde-champêtre ! Mais que n'auraient-elles pas affronté, les chères âmes, pour l'amour de leurs petits pensionnaires ? Elles en étaient même arrivées à les régaler de pruneaux et de figes. Oui, de pruneaux et de figes. Voici comment elles furent amenées à leur offrir ces friandises :

Ma femme ayant remarqué qu'ils grignotaient des cerises desséchées tombées de l'espalier, pensa, non sans logique, qu'ils goûteraient aussi des pruneaux que l'on peut se procurer en toute saison. Il en fut ainsi. Puis nos gourmets ayant en effet pris goût à ces fruits confits, M^{me} Eekhoud se dit avec raison qu'ils n'apprécieraient pas moins favorablement une natte de figes sucrées. Ils en firent même leurs délices à tel point que lorsque leur toute bonne maîtresse s'approchait de l'armoire dans laquelle elle serrait ces succulences, nos lièvres accouraient aussitôt se poster devant le meuble et tambourinaient de leurs pattes les battants trop lents à s'ouvrir. Et c'était plaisir alors de les voir mordiller le nanan avec de friands hochements d'oreilles.

Gâtés, choyés de cette façon, comme jamais levrauts ne le furent avant eux, ils se portaient à merveille et avaient atteint toute leur croissance, lorsqu'un jour, un mouvement trop brusque de la servante en train de récurer la cour, effraya l'un d'eux qui fit un bond pour retomber et se tuer sur la margelle de la pompe.

Jugez du chagrin de la maisonnée. Des deux, le défunt était peut-être le plus vigoureux et le plus beau, sinon le plus intelligent. Bino, le survivant, n'en fut que mieux dorloté encore. Il se montrait vraiment sensible à nos bons procédés.

Un chien n'y aurait pas répondu avec plus de tact et de reconnaissance. Ainsi, sans que nous l'y eussions contraint le moins du monde, de son plein gré, de son propre mouvement, Bino partageait sa journée entre ma femme et moi; me tenant compagnie le matin dans mon studio, installé dans un fauteuil pendant que je noircissais du beau papier blanc; demeurant l'après-midi auprès de ma femme en train de broder ou de coudre dans la serre. Parfois, en matière d'intermède, je m'amusais à lui jeter des boulettes de papier. Il était pris d'une rage comique et il s'escrimait des

griffes et des dents pour lacérer ces malencontreux projectiles faits des brouillons de mes proses. Mais sa colère était promptement apaisée. Et loin de garder rancune à son tourmenteur, le lendemain, il revenait prendre bénévolement sa place à mes côtés.

Je possède encore trois photos représentant Bino avec ma femme. L'une le montre sur les genoux de sa maîtresse qui lui donne une figue. Ces images furent prises par un de nos amis, M. Edouard Dupret qui était devenu aussi celui de l'intéressant léporide. Que l'artiste n'était-il là pour nous fixer, Bino et moi, en un instantané, les fois où je me promenais à quatre pattes autour du salon avec le lièvre sur mon dos! Tel Henri IV servait de monture au petit Dauphin, son fils. Au dire de ma femme et de notre nièce, spectatrices très amusées de ce manège, Bino, le cou tendu, les oreilles dressées, vous avait un air tout ravi, tout convaincu de son importance. Au fait, il guettait le moment de bondir sur une armoire à laquelle il n'avait accès qu'en prenant mon dos pour tremplin. Avouons que les programmes de

nos cirques n'offrent pas toujours «numéros» aussi « sensationnels ».

Comme bien on pense, ce lièvre domestique était devenu célèbre dans tout notre voisinage. Sa renommée se répandait bien au-delà des murs de sa retraite.

Il arrivait qu'en passant devant notre maison des charretiers descendissent de leur tombereau pour coller le nez à la vitre du salonnet et examiner Bino faisant sa sieste sur la tablette de la fenêtre. Ce que ces braves gens étaient intrigués et médusés!

L'animal ne bougeant pas, donnait lieu à toute sorte de commentaires et de discussions.

— C'est un lièvre empaillé! disait l'un.

— Il est en porcelaine! affirmait l'autre.

— Quand je vous dis, moi, qu'il est bel et bien vivant et que je l'ai vu remuer, pas plus tard qu'hier! déclarait un troisième.

Sur le point d'engager des paris ou le débat menaçant de tourner en querelle, nos rudes hommes consentaient à s'en rapporter à l'avis d'un agent de police qui s'était approché à son tour du mystérieux animal.

— C'est assurément un lièvre ! proclamait cet arbitre. « Et même un lièvre on ne peut plus vivant.... Tenez.... Voyez plutôt.....»

En effet, s'étant réveillé, Bino se redressait sur ses pattes, s'étirait, bombait le râble, au grand plaisir et à l'indicible éplafourdissement des bayeurs. Puis, après s'être fait admirer non sans un peu de cabotinage, il se secouait, frétillait de sa houppes caudale pour saluer la galerie et, d'un saut sur le plancher, leur brûlait la politesse....

Bino vécut cinq ans. Combien de ses pareils en liberté parviennent à cet âge? Tout nous porte à croire qu'il mourut de vieillesse. A la fin, il souffrait de rhumatismes et il avait l'arrière-train paralysé. Un matin, il se traîna péniblement pour venir expirer au pied du lit de sa maîtresse.

Au fond du jardinet, sous des pervenches et des fougères rapportées de la Campine, Bino repose avec deux autres bêtes amies, deux braves chiens qui avaient contribué pour une part, avant lui, à embellir et à charmer notre existence.

The following is a list of the names of the
 persons who have been appointed to the
 various offices of the Board of Education
 for the year 1875-76. The names are
 given in the order in which they were
 appointed. The names of the persons
 who have been appointed to the
 various offices of the Board of Education
 for the year 1875-76 are given in the
 order in which they were appointed.

KOK KERJO

A mon ami Nerst Verlooy.

KOKKENJO

A. von der West. V. d. G.

...Après cela, Sancho levant sa chemise le mieux qu'il put, et mit au vent toutes ses deux fesses qui n'étaient pas fort petites...

Cervantès Don Quichotte. Chapitre XX.

Je m'abrite sous la haie
Et bien caché de l'indiscret,
Prestement je baisse mes braies.
Mon cher Brouwer il me faudrait
Pour décor propice,
Un de tes paysages hollandais,
Où l'on voit le cul rose de quelque bon drille.

Tristan Klingsor. (Humoresque).

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

1911
1912
1913
1914
1915
1916
1917
1918
1919
1920
1921
1922
1923
1924
1925
1926
1927
1928
1929
1930
1931
1932
1933
1934
1935
1936
1937
1938
1939
1940
1941
1942
1943
1944
1945
1946
1947
1948
1949
1950
1951
1952
1953
1954
1955
1956
1957
1958
1959
1960
1961
1962
1963
1964
1965
1966
1967
1968
1969
1970
1971
1972
1973
1974
1975
1976
1977
1978
1979
1980
1981
1982
1983
1984
1985
1986
1987
1988
1989
1990
1991
1992
1993
1994
1995
1996
1997
1998
1999
2000
2001
2002
2003
2004
2005
2006
2007
2008
2009
2010
2011
2012
2013
2014
2015
2016
2017
2018
2019
2020
2021
2022
2023
2024
2025

Helmet ! Un coin de Schaerbeek, mon vieux faubourg laitier et maraîcher, en passe de devenir la plus urbaine des cités. Ces lieux présentèrent longtemps une zone excentrique, à la fois fruste et vivace, un capricieux entrecroisement de venelles savoureuses, réunissant tous les spécifismes de la banlieue flamande de Bruxelles, telles qu'on ne les connaîtra bientôt plus que par les tableaux du regretté Jules Merckaert, l'excellent artiste emporté prématurément et qui fit pour cette région ce que son confrère Van Moor réalisa pour le Bruxelles patriarcal et si particulier d'il y a cinquante ans.

A cet Helmet confinait la célèbre Vallée de Josaphat, immortalisée, elle, par le peintre Hippolyte Boulanger, une vallée, plutôt un vallon, mais si pastoral, si riant, qu'au jour du jugement dernier ce théâtre eût certes prédisposé le Juge suprême à la clémence et au pardon. On y rencontrait une Fontaine d'Amour, et une guinguette appelée

Château des Fleurs. Ah, le site élyséen! Il était bien de ces endroits terrestres que Flaubert déclarait si beaux qu'on voudrait les presser contre son cœur, de ces paysages enchanteurs, lesquels, à en croire Stendhal, font sur notre âme le même effet qu'un archet bien manié sur un violon sonore.

Les sentes d'Helmet, bordées de talus ombreux alternant avec de coquettes métairies, dévalaient doucement vers les parcs de Montplaisir jusqu'au chemin de fer et au canal communiquant avec Anvers et l'Escaut. Aujourd'hui, toutes sont devenues des rues ou des avenues citadines et ont échangé leurs noms primitifs si suggestifs empruntés à la flore, au bestiaire, aux travaux des champs, — Dahlia, Tilleul, Corbeaux, Bruyère, Lion, Agriculture, — contre ceux plus ambitieux sinon aussi populaires de nos principaux poètes et romanciers.

Du moins, certains de ces écrivains, glorifiés en cette manière de panthéon, auront vécu le plus long, le meilleur de leur vie dans ces parages. J'en connais un qui de longue date les découvrit, les explora, ne cessa de les hanter à l'époque où ils se confondaient encore avec les

campagnes d'alentour. Nul ne leur aura même gardé pareille ferveur, ne les aura affectionnés avec autant de nostalgie.

Mais pourquoi m'en défendre? Ce fervent, c'est moi.

J'avouerai même que le grand honneur qu'une édilité amie me conféra, en donnant mon nom à l'une des voies rectilignes modernisant ces solitudes rustiques, ne me console guère de la disparition des décors agrestes, auxquels cette ville neuve se substitue despotiquement.

Alors que les travaux à accomplir en vue de cette métamorphose venaient à peine d'être inaugurés, j'eus la curiosité d'aller revoir les terrains qui m'étaient si chers et si familiers sous leurs aspects primitifs. Comme au cours de ce pèlerinage je m'étais rendu à peu près compte de l'emplacement où serait tracée l'avenue destinée à illustrer mon humble nom, il se produisit un incident assez incongru, auquel les circonstances prêtaient une portée ironique et qui aurait contribué à me rappeler à la modestie pour le cas où les témoignages de l'estime officielle, désormais

consignés dans le cadastre, m'eussent induit à m'exagérer mes faibles mérites.

C'est aussi pourquoi je vous rapporterai la chose au risque de vous offusquer. Que Rabelais, Cervantès et notre Adrien Brouwer me soient secourables!

Il se fit donc qu'en errant de remblai en tranchée, comme j'escaladais un plateau de terres rapportées, j'avisai un beau, jeune et robuste tombelier débouchant des chantiers voisins en courant à toutes jambes et en donnant des signes d'impatience. Des hauteurs sur lesquelles j'étais posté, je vis cet ouvrier se précipiter dans une sorte de bas fond. Parvenu à cet endroit, il se dessangla prestement et ayant exhibé une superbe paire de fesses dont le ton rose vif s'harmonisait avec le velours marron de ses grégues, l'ambre clair des sablons et le bleuté de l'atmosphère ensoleillée, il se mit en devoir de se soulager copieusement. L'opération fut assez longue sinon laborieuse et, à ce que je présume, infiniment profitable. Mon tombelier ne se dépêchait pas, prenait son temps, se plaisant à aérer ses plantureuses callipygies.

Enfin, il se redressa sur ses jambes, se torcha sommairement d'une poignée de feuilles mortes et se rajusta en se cambrant à son avantage, et, tout en regrimpant le talus, ceignit et serra la courroie de sa culotte.

Ce fut alors seulement qu'il m'aperçut à son tour. Il va s'en dire que je l'avais observé à la dérobée en y mettant le plus de discrétion possible et en feignant de poursuivre mon chemin. Nos regards se croisèrent furtivement; je ne pus m'empêcher de sourire d'un air approbateur et il eut, lui, la mine non moins réjouie du peinard ragaillardi, ayant la conscience aussi nette que ses entrailles et s'étant acquitté de ses fonctions naturelles comme de tout autre devoir. Puis, en sifflottant, il regagna son tombereau confié à la garde d'un camarade. Le cheval hennit de joie à son approche, impatient de démarrer.

— Brave homme! me disais-je en m'éloignant de mon côté. C'est ainsi qu'aura été inaugurée par l'engrais d'un robuste manœuvre, l'avenue du romancier des parias et des humbles qui les apprécie jusque dans leurs privautés les plus intimes!

Et telle fut la moralité que je tirai de cette scène.

Mais il se fit aussi que l'apparition passagère de ce peinard florissant me rappela l'aventure croustilleuse d'un autre terrassier dont les journaux m'apprirent récemment la fin tragique.

Il s'agissait d'un non moins bon bougre, répondant parmi les siens à cette appellation pittoresque: Lap Kokkerjo. Le village où il vécut ses dernières années est situé entre Wavre-Ste-Catherine et Malines, et porte un nom sonore et aguichant qui donnerait envie de s'y arrêter: Pompelaere! Que le flamand vous a de truculentes rencontres de syllabes! Pompelaere! On dirait des bourrades de gars qui s'aiment bien.

Tels que, s'aimaient Lap Kokkerjo et son inséparable Mil De Nokker, un autre compagnon de la pioche et de la brouette, originaire comme lui de Kalloo, au Pays de Waes et résidant aussi à Pompelaere où tous deux s'étaient mariés.

Mais Mil pas plus que Lap, ou la plupart des Frères Piocheurs, n'étaient d'exemplaires chauffe-la-couche. Leurs femmes ne se seraient pas avisées de vouloir porter leurs amples et lourdes

culottes! Au retour à Pompelaere, après une semaine de labeur passée dans les contrées diverses et souvent lointaines où le hasard des entreprises envoyait les terreuses équipes, nos deux copains entamaient fortement la paie sonnante dans leur bissac, et, vadrouillant de conserve, ne regagnaient le logis qu'après s'être livrés à de formidables lampées de bière et d'alcool dans tous les cabarets de leur paroisse.

Parvenus à destination, le plus souvent ils se trouvaient trop éméchés pour opposer la moindre révolte aux reproches dont les accablaient leurs ménagères converties en mégères.

Lap Kokkerjo était plutôt un simple, un *snul* comme on dit en flamand, un être passif et débonnaire aux dépens de qui s'amusait Mil De Nokker, plus madré, plus résistant aussi, préservant, même sous l'impression de l'ivresse la plus corsée, un esprit d'à propos, un génie mystificateur et facétieux dignes de son ancêtre, le légendaire Tyl Uilenspiegel.

Il devait en fournir la preuve dans des circonstances que me rappela précisément le geste du bon tombelier d'Helmet.

Un samedi soir que Mil et Lap avaient « pom-pé » encore plus que de coutume dans les estaminets de Pompelaere et qu'ils cheminaient bras dessus bras dessous, les guibolles outrageusement flageolantes, menaçant à chaque pas de s'étaler dans une ornière ou de culbuter dans un fossé, ne voilà-t-il pas que chez Lap Kokkerjo, tout comme chez notre terrassier de tout à l'heure, se déclara un besoin impérieux de se soulager les tripes.

Plus ne suffirait de se planter devant un arbre et d'ouvrir les vannes à la crue liquide. Il fallait procéder d'urgence à l'évacuation de matières plus consistantes. En vain Mil De Nokker exhortait-il le patient à patienter encore et l'aiguillait-il de son mieux vers le foyer conjugal. Lap était à bout d'endurance. De guerre lasse, il fallut que Mil lui permît de se déborder. L'excellent samaritain l'aida même à rabattre l'aiguillette et à s'accroupir, en l'étayant de son mieux. Mais voilà qu'en procédant à ces soins quasi maternels, une idée infernale était venue à ce camarade secourable.

Il s'arrangea si bien en étalant le fond des bragues du pauvre Kokkerjo que celui-ci y poussa la plus copieuse des selles. Mais pour mettre le

comble à la scélératesse, le farceur ayant subi la contagion de l'exemple et éprouvé quelques tiraillements d'intestins mit à son tour culotte bas et manœuvra si adroitement qu'il ajouta de son propre fumier à celui que Lap avait déjà logé dans sa culotte. Puis, s'étant prestement rajusté, avant d'aider sa victime à se remettre debout et à reboutonner ses grègues, il l'entraîna jusqu'à sa porte et d'une poussée tutélaire l'envoya rouler au pied de l'escalier du haut duquel son épouse l'agonisait d'invectives. Inutile de dire que Mil n'attendit point, pour déguerpir au plus tôt, sa part de la bordée.

Le surlendemain, le damné loustic eut cependant le toupet de venir s'informer hypocritement de son inséparable auprès de la furie :

— Eh bien, Chophie, quelles nouvelles? Votre homme n'était pas trop chargé lorsqu'il vous est revenu samedi?

— Comment! Pas trop chargé! se récria la commère indignée.... Figurez-vous que le salaud avait fait dans ses chausses et pour comble d'immondicité, qu'il y en avait mis de deux couleurs!

— Ah bah! ce que vous chantez là! s'excla-

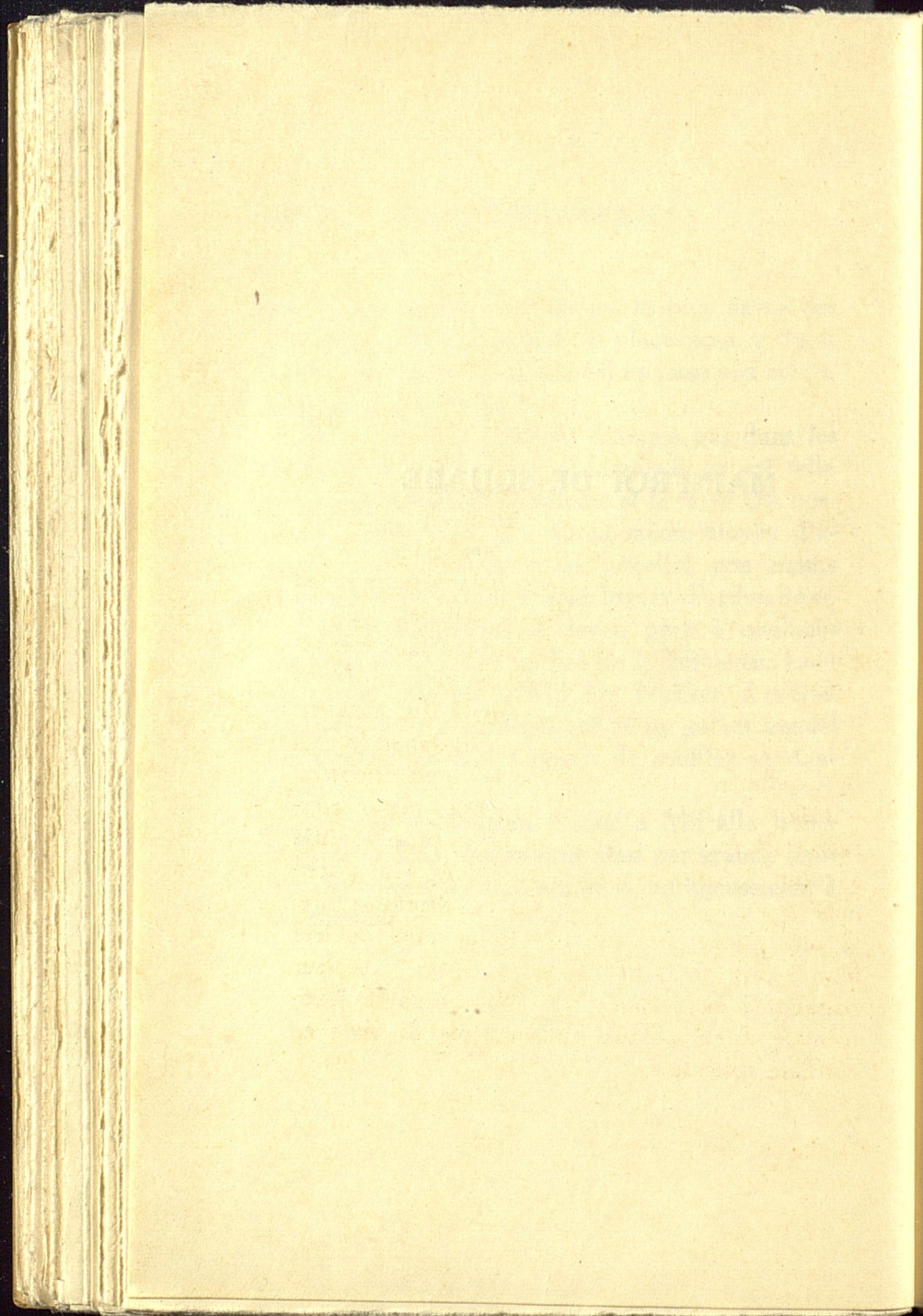
ma le bon apôtre, en feignant la plus naïve des surprises. « Et il a trouvé la place pour y loger pareil assortiment ! » ajouta-t-il en riant aux éclats, mais en se hâtant de fuir.

Ah oui, que la place ne manque pas dans les braies de nos terrassiers ! L'ampleur en est telle que, quels que soient le volume et le relief des postérieurs poldériens, il y aurait même moyen d'ajouter une autre paire de jumelles non moins charnues à celles qui y sont logées d'ordinaires...

Pauvre Kokkerjo ! il devait périr à quelques semaines de là, dans un bal de la kermesse. Loin de garder rancune à Mil De Nokker, il s'était interposé pour le protéger contre un galant auquel cet incorrigible Mil s'avisait de souffler sa danseuse.

Le coup de couteau destiné à Mil alla trouer le cœur de Lap, qui mourut ainsi par grande amitié pour celui qui s'était amusé si outrageusement à ses dépens !

MAINFROI DE SOUABE



Les princes allemands de la Maison de Souabe ne représentent-ils pas en plein moyen-âge de vrais Méditerranéens, des Européens, ou mieux encore, des hommes selon le cœur de Nietzsche et de tous ceux qui ont ce cœur bien placé?

Il y a déjà bien des siècles, ces empereurs et ces princes de la Maison de Souabe, artistes, philosophes, athées, païens, un peu mahométans, ne vécurent-ils pas les rêves profonds et virils du Nord dans la radieuse patrie du soleil? Ils aimèrent aussi voluptueusement l'Italie que devaient la chérir Goethe et tant d'autres poètes septentrionaux.

Héros, paladins, ils brillèrent certes par le courage et la vaillance. Pourtant je les prise non pas à cause de leurs prouesses guerrières (car j'abomine et j'exècre la Guerre, surtout depuis la pire, la plus atroce de toutes), mais à cause de leur libre esprit, de leur noble épicurisme, de leur paganisme évangélique, de leur sensualité sentimentale, bref, à cause de leur joie de vivre en cordiale splendeur.

Certes, ils tinrent le beau rôle dans leurs démêlés avec la papauté, depuis Frédéric Barberousse et la querelle des Investitures, mais leur caractère me séduit surtout lorsque je puis le rapprocher d'une papauté d'élite, représentée par des Léon X ou des Jules II.

De cette merveilleuse lignée des Souabe, ce n'est point Barberousse, ni même Frédéric II, si prodigieusement en avance sur tant de siècles, celui que Nietzsche appelle le Grand Empereur, ni même le touchant et infortuné Conradin qui me sollicitent le plus. Ce sont les deux fils naturels de Frédéric II, de ce « Sultan de Lucera » comme le surnommait, en se flattant de le bafouer, la chrétienté; c'est Enzo aimé de la Comtesse Lucie Vendagoli; c'est Mainfroi; et celui-ci encore plus que l'autre.

Tous deux représentèrent des figures dignes de la plus poétique fiction, de la plus captivante légende.

Chez Mainfroi, encore une fois, ce qui me séduit le plus, n'est pas le guerrier quelque chevaleresque et sans reproches qu'il s'avère. Non, le véritable Héros est pour moi le poète aimant

et aimé, le bel éphèbe et plus tard le bel époux, le chef idolâtré de ses légions, le compagnon fraternel de ses soldats, le favori des Maures et des Sarrazins tout autant que celui des Siciliens.

Vaincu, il me requiert davantage que vainqueur.

Je me le représente après Bénévent, victime de Charles d'Anjou, le sinistre bourreau aussi de Conradin le dernier rejeton de la merveilleuse dynastie, de Conradin, cet autre jeune prince germain italianisé et paganisé, décapité en même temps que son inséparable Frédéric de Bade.

Je vois ce Mainfroi affronter les forces supérieures de l'Angevin. Au cours de la bataille, l'aigle d'argent de son casque étant tombé : « Ceci est un signe de Dieu ! » s'écrie-t-il.

Néanmoins, il se précipite plus avant dans la mêlée où il se fera tuer à la tête des siens.

Oui, je lis et relis la vie de Mainfroi. Il m'halucine et m'hypnotise ; je me fais son contemporain, son féal, son communiant. Je reprends son histoire contée par Nicolao de Jamsilla, une épopée magnanime s'il en fut. Les ombres qui la traversent ne concourent qu'à le faire ressortir en plus

radiuse lumière. Ses détracteurs même me le rendent d'autant plus sympathique. Car, à supposer que Villani, par exemple, fut véridique en prétendant que Manfred ne croyait ni en Dieu ni en ses saints, mais s'adonnait librement aux plaisirs de la chair, dites, où serait le mal? Du moment où la jouissance charnelle n'empiéta pas sur la charité et l'honneur, qu'aurait-on eu à lui reprocher? Quand nos Occidentaux dégénérés et nos chrétiens bibliques, nos puritains, jansénistes et pharisiens de toutes sectes reconnaîtront-ils enfin que les déduits érotiques sont compatibles avec les affections les plus sublimes à condition que les caresses des corps ne représentent que la consécration suprême de la réciproque tendresse des âmes?

Amusons-nous des termes en lesquels les Tartufe avant la lettre s'avaient de flétrir les prétendues abominations auxquelles se serait livré le jeune prince : « L'Amour régnait en maître à sa Cour. Les instruments y résonnaient jour et nuit. Le nouveau Salomon avait à sa disposition d'innombrables jeunes gens et jeunes filles. S'il avait vécu, il aurait converti l'Italie entière en une source de volupté et l'Eglise en un néant ».

La platitude de ce réquisitoire révèle le cuistre plutôt que le fanatique. Notons que les contemporains de Mainfroi, même ses adversaires, ne soufflent mot de ce que les religions et les préjugés occidentaux appellent les mauvaises mœurs. Au contraire, ils ne tarissent pas en éloges sur cette intelligente, harmonieuse et noble nature.

Mainfroi fonde des villes, des ports, protège les arts, les lettres, la philosophie.

Ses deux épouses, Béatrix de Savoie, morte prématurément, et Hélène d'Étolie et d'Épire, lui voueront un amour absolu, une réelle adoration. La seconde surtout, à ce que nous rapportent les chroniqueurs. Tandis que Charles d'Anjou livrait à Manfred la fatale bataille de Bénévent, Hélène à la grande beauté aussi grecque que son nom — dira Paul Bourget — attendait dans Lucera, la forteresse sarrazine, l'issue du combat, et ne cessait de pleurer que pour embrasser passionnément les fils qu'elle devait à un époux sans reproches.

Mainfroi rayonne comme la loyauté, la fidélité, l'honneur même. Après la mort de son père, il gouverne la Sicile et les Pouilles pour le compte

de son frère Conrad II, le successeur de Frédéric sur le trône impérial. Prince de Tarente, bajulas ou régent du royaume de Sicile, Manfred, lui, n'est que le vassal de l'empereur. Il n'eut pas à se louer de Conrad, le seul prince peu intéressant de la maison de Souabe. Néanmoins, il le servit en feudataire irréprochable et, par la suite, après la mort de l'ingrat, il défendit les intérêts et la cause du jeune Conradin, fils de Conrad, jusqu'à lui sacrifier sa vie même.

Et, cependant, populaire comme il l'était en pays transalpin et surtout au midi de la péninsule, devenu l'idole de ses sujets, il n'aurait tenu qu'à lui de se rendre indépendant de l'Empire et de régner en suzerain, en monarque absolu sur les Pouilles, la Calabre, la Sicile et l'Apulie. S'il l'eût voulu, il eût même pu se faire proclamer César et souverain de l'Allemagne.

D'après Nicolas de Jamsilla, aucun des fils de Frédéric II n'aurait été plus digne de succéder à son père. La nature lui avait départi au plus haut degré les dons qu'elle prodiguait aux princes de la famille. Il les éclipsait tous, tant au physique qu'au moral. Il avait fait de brillantes et com-

plètes études; il possédait les sciences les plus abstruses. La philosophie, l'astronomie, et les mathématiques ne comptaient initié ou adepte plus fervent. Il parlait et écrivait plusieurs langues.

Dès ses années d'enfance il exerçait un charme, une séduction irrésistible sur tous ceux qu'il approchait. En 1245, alors qu'il était tout jeune encore, comme on l'avait embarqué à Ravenne pour le ramener à son père qui l'attendait à Crémone, il fut pris par des corsaires et livré au marquis d'Este qui le retint prisonnier, devant servir de caution à son fils Raynald, captif des Gibelins en Apulie. Le Marquis d'Este confia Mainfroi à la garde de son frère, le comte Bernardo, lequel avait trahi la cause de l'empereur pour passer aux Guelfes. Mainfroi exerça un tel prestige sur son gardien que celui-ci se repentit de sa défection et remit le jeune prince en liberté, Mainfroi s'était d'ailleurs fait fort de lui obtenir le pardon et l'amitié de Frédéric. Et il y parvint.

De quelle grandeur d'âme le jeune homme fit preuve dans les circonstances les plus critiques!

Ce fut surtout quand une partie de ses sujets, instigués par la Curie, s'était révoltée et qu'il avait

été abandonné par des partisans de son entourage le plus proche qu'il montra une endurance, un courage, un stoïcisme surhumains. Jamsilla nous les a dépeints comme l'eût fait un poète.

Séparé à un moment de ses troupes, au cœur d'un pays en grande partie retourné contre lui, pouvant à peine compter sur ceux qui l'escortaient, leurré par les uns, vendu par les autres, sa cause paraissait irrémissiblement perdue. Comment échapper à ces embûches, déjouer les conspirations, passer à travers les mailles d'un filet qui se serre de plus en plus étroitement autour de lui? L'armée du Légat est prête à le cerner. L'une après l'autre les villes crues fidèles ont fait défection. Sur laquelle compter encore? Où se réfugier?

Il lui reste Lucera. Celle-là au moins lui appartient comme son propre cœur ou le meilleur de son sang. N'était-elle pas déjà la cité favorite de son père, la cité élue entre toutes, en dépit de sa population et de sa garnison mahométanes, la *Lucera Saracenorum*?

C'est en cette forteresse que Frédéric avait habité un palais meublé et décoré suivant sa fan-

taisie de calife des Mille et Une Nuits, alliant à un luxe de monarque asiatique des goûts plus délicats, sinon plus raffinés, d'humaniste et de poète.

Ce César germain transfuge des brumes nordiques ou des terreurs médiévales, aussi épris de vie et de lumière que nos optimistes modernes, plus latin que l'Italie même, le héros des Novellieri, le philosophe épicurien et pacifiste n'a pas encore été jugé selon tous ses mérites. Après avoir obtenu Jérusalem sans la moindre croisade, même sans coup férir, et s'être concilié les Sarrazins par sa tolérance certes plus digne de l'Évangile que la politique de la Curie, il s'était même fait de ces Infidèles, ses meilleurs alliés, ses plus fidèles sujets. Ce pacifisme ne faisait pas le compte des croisés. Ne représentait-il pas la condamnation, ne démontrait-il pas l'inutilité, la vanité de tant de sanglantes campagnes ?

Par la suite, les Sarrazins reportèrent sur Manfred le culte filial qu'ils avaient voué à son père.

C'est donc en Lucera que le jeune prince mettra son suprême espoir.

C'était un soir de la Toussaint, raconte Nicolao

de Jamsilla, quand Manfred, à cheval, accompagné d'une faible escorte, sortit de Venosa, une des villes qui lui étaient demeurées partiellement fidèles.

La pluie tombait à torrents, augmentant l'obscurité et empêchant les cavaliers de se reconnaître.

Aux bifurcations des chemins étroits, presque impraticables, à peine frayés, ils ne parvenaient à se rallier qu'en se hélant dans le silence de cette affreuse nuit d'automne.

Arnaldo Pardo, ancien veneur de Frédéric, qui connaissait le pays pour y avoir beaucoup erré avec son maître, s'était offert de les guider, mais les ténèbres et l'ondée rendaient dérisoires tous les efforts auxquels il se livrait pour s'orienter. On avait fini par chevaucher à l'aventure, quand, vers minuit, on discerna une lueur provenant d'une maison à muraille blanche.

C'était sans doute un de ces pavillons de chasse échelonnés par Frédéric dans la Capitanata. On craignit d'abord que ce fût celui situé près de Foggia, mais Pardo reconnut celui de Saint Agapit construit à mi-chemin de Foggia et de Lucera.

On décida d'y passer la nuit. Les hommes,

trepés jusqu'aux os, exténués de fatigue, allumèrent un grand feu pour se sécher et s'endormirent, au risque, par ce feu, de trahir leur présence à l'ennemi qui occupait Troja et Foggia.

Aux premières lueurs de l'aube la petite troupe se remit en route.

En approchant de Lucera, Manfred afin de ne pas donner d'ombrage aux Sarrazins, ne garda auprès de lui que trois hommes dont l'un pouvait lui servir d'interprète et renvoya les autres au château de Bibiano où il les aurait rejoints lui-même au cas où Lucera eût fermé ses portes.

L'interprète s'approcha des remparts d'où il héla les sentinelles.

— Ohé! Le maître est là! clama-t-il impérativement. « Ouvrez au fils de votre Empereur! Il demande à entrer comme il lui a été promis! ».

Mais cela ne va point tout seul. Des complications se produisent. Les gardes ont des scrupules. Qui leur garantit l'identité de celui qu'on leur dit être l'héritier de Frédéric? Il faudra que Mainfroi se présente lui-même à eux et se fasse reconnaître à ses boucles de cheveux, à ces beaux

cheveux blonds apanage naturel des Hohenstafen.

Cette chevelure luxuriante et dorée représente tout un signalement. Autrefois, elle porta malheur au roi Enzo, frère de Manfred. Tombé au pouvoir des Bolonais, partisans du Pape, c'est cette toison exceptionnelle, la seule à rivaliser avec celle de Mainfroi, qui l'empêcha de s'évader. Il était parvenu à s'échapper de la prison où les Guelfes le retenaient, et se blottissant dans une futaille que l'on transportait au dehors, lorsqu'une mèche de cheveux dépassant l'orifice de la tonne attira l'attention d'une vieille qui se récria émerveillée : « Il n'y a que le roi Enzo pour avoir de si beaux cheveux ! » Et les gardiens de se ressaisir du fugitif.

Ces beaux cheveux qui compromirent la liberté de son frère, vont-ils cette fois assurer la sécurité de Mainfroi ? Il y a lieu de l'espérer. Et pourtant Manfred et les siens ont beau parlementer, les Sarrazins hésitent à l'introduire dans la place. Les derniers fidèles du prince lui feraient-ils défection ? D'où proviennent leurs tergiversations ?

Voici qui les explique : le Gouverneur de la

Ville, Giovanni Moro, en qui Frédéric avait mis autrefois toute sa confiance, s'était laissé corrompre à son tour par le légat du Pape. Parti pour Rome, il avait défendu à Marchesio, qui commanderait la garnison en son absence, d'ouvrir les portes à qui que ce fût, même à Mainfroi.

Esclave de la consigne, ce Marchesio refusant de se dessaisir des clefs de la place, les braves Sarrazins s'ingéniaient à concilier les rigueurs de la discipline avec leur attachement à la maison de Souabe.

Mainfroi avait beau leur répéter à son tour : « C'est moi votre baziles, votre maître; le fils de l'empereur Frédéric, le représentant de mon neveu Conradin, héritier de l'empereur Conrad »; ils faisaient la sourde oreille, ou se tordaient les bras en signe d'impuissance.

A la fin, l'un de ces Maures, un peu casuiste, crut avoir trouvé la solution de cet irritant dilemme :

— Nous avons juré de ne pas ouvrir les portes de la Ville mais que Monseigneur consente à s'introduire dans la place par le canal de l'égoût...

« Le prince l'aurait fait, ajoute naïvement le

digne Nicolao de Jamsilla, malgré l'ignominie de ce chemin, à cause du fruit de la victoire qui en devait résulter, car il faut passer par les chemins étroits pour arriver à la gloire ».

Et en effet, Mainfroi se mit en devoir de s'exécuter.

Représentons-nous cette scène crispante.

En dépit de son escorte qui veut s'opposer à cette humiliation et qui donnerait plutôt l'assaut à la forteresse, le blondin s'est débarrassé de son harnois, de son justaucorps, de son casque et de ses jambières.

Il apparaît presque entièrement déshabillé, dans tout le rayonnement de sa virile et élégante pres-tance. Il se débat contre ceux qui veulent le retenir; il leur ferait même violence.

Et le voilà qui se prosterne, vautré sur le sol et qui rampe vers la gadoul pour s'engager dans la sentine. Les mains en avant tâtent les parois de l'orifice. Encore un mouvement et la tête aura suivi les bras. La boue déshonorera sa superbe chevelure. Il bravera la pestilence et l'asphyxie.

C'en est trop.

A cette vue et comme la profanation va se

consommer, le remords déchire enfin le cœur de ces Sarrazins farouches.

Une réaction se produit en ces âmes simples, foncièrement loyales et dévouées. L'ignominie de leur conduite les révolte brusquement. La honte les flagelle.

— Assez ! Assez ! clame l'un d'eux.

Et les autres de faire chorus.

« Assez ! Arrêtez, soyez le bienvenu, notre prince, notre Empereur.... O fils du maître aimé ! C'était trop d'opprobre ! Pardonne.... Viens, viens à nous ! ».

Et en proférant ces paroles, d'aucuns se sont précipités des remparts, d'autres ont arraché les clefs à Marchesio, se sont rués vers les portes, les ont ouvertes en bousculant les gardiens, ont abaissé la herse du pont-levis.

Il n'était que temps.

Le noble enfant allait disparaître pour de bon dans le cloaque. Horreur ! La fange poisse ses pauvres poings. D'impurs caillots ont souillé les blondeurs dorées qui le nimrent.

« Debout, mon prince ! Debout !... ».

En un clin d'œil ils le soulèvent, le juchent sur

leurs épaules. La foule lui fait une entrée triomphale. On l'accueille comme un libérateur.

Les clameurs de jubilation, les hosannas éperdus couvrent presque les sonorités assourdissantes, les éclats des trompes et des boucines, le tonnerre des timbales....

Il m'a plu de m'arrêter à ce suggestif épisode de la vie ultra romanesque de Mainfroi de Souabe.

L'humiliation passagère infligée à ce prince, paré de tous les prestiges de la beauté et de la bonté, en paraît d'autant plus sinistre.

Mais en émergeant de la vase sa personne n'en sera devenue que plus éblouissante. N'est-ce pas du fumier que jaillissent les fleurs les plus glorieuses?

Rembrandt eût peint admirablement cette résurrection, cette apothéose, lui qui s'entendit mieux que n'importe quel autre artiste à fixer la formidable antithèse des ténèbres et de la lumière.

On conçoit que le Midi, la Provence aient voué un véritable culte à ce prince magnanime. La croisade contre les Albigeois, un des pires at-

tentats à la civilisation, contribua à porter ces libres et voluptueux poètes vers ces héros comme vers un libérateur et un vengeur.

Les troubadours Aimeric de Péguillon et Raymond le Tors, exaltèrent Mainfroi au-dessus des rois de France. Dans une sirvente Raymond le Tors le proclamait « l'élu entre tous et sans pareil ». Ces bardes incrimèrent le roi Alphonse de Castille et même Louis IX qui ne le défendirent point contre Charles d'Anjou et la Papauté.

Mais entre tous ces panégyristes, c'est Dante qui l'évoquera avec le plus de ferveur apitoyée.

Combien touchante la plainte du jeune prince telle qu'elle s'exhale au Chant troisième du *Purgatoire*.

C'est à peine si la victime accable ses bourreaux.

« Il était beau et blond, dit l'Allighieri et de noble aspect, mais l'un de ses sourcils était coupé par une blessure. Une autre blessure trouait le haut de sa poitrine ».

L'ombre tragique adjure le poète, quand celui-ci sera remonté sur la terre des vivants, de porter un message à sa fille Constance. L'infortuné jeune

prince déclare se repentir de ses péchés et solliciter le pardon de Dieu. Il rappelle au poète comment il fut frappé de deux coups mortels. Non content de l'avoir fait périr le pape Clément IV envoya l'évêque de Cosenza à la recherche du corps de l'excommunié. « Si ce prélat avait su voir en Dieu la face de sa miséricorde, déclare Mainfroi à Dante, mes os seraient encore à la tête du pont près de Bénévent, et sous la garde d'un amas de pierres. Maintenant ils sont baignés par la pluie et battus par le vent hors de mon royaume, là où l'évêque les a portés et jetés sous la malédiction des torches éteintes ».

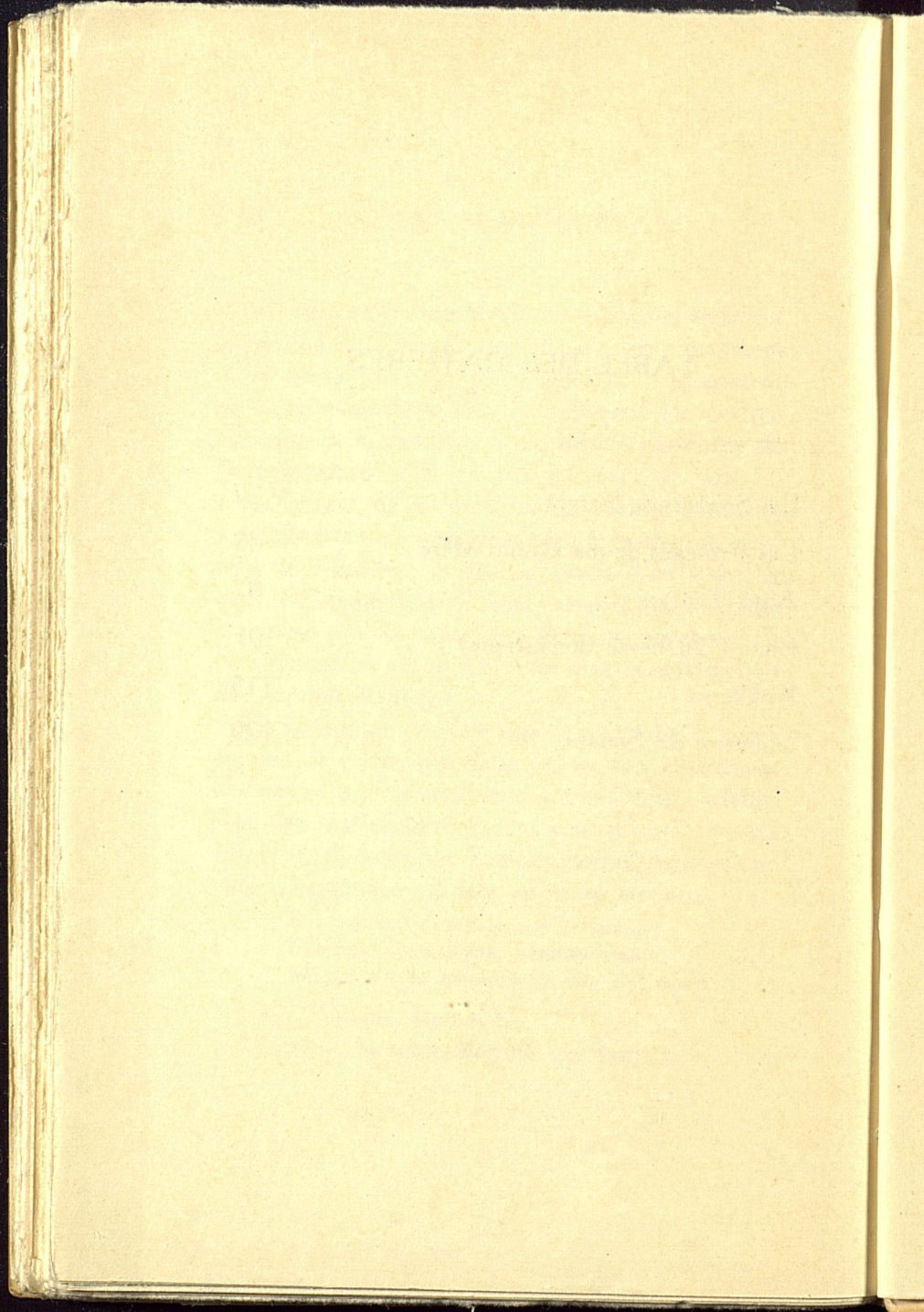
Et il termine le récit que lui arrache la compassion du poète, par cette parole bien autrement chrétienne que les anathèmes de la Curie : « Mais non, leur malédiction ne peut nous damner et nous empêcher de retrouver l'amour éternel, tant qu'une fleur d'espérance verdoie en notre cœur! ».

Per lor maledizion si non si perde
 Che non possa tornar l'éterno amore
 Mentre che la speranza ha fior del verde.

Oui, l'amour éternel !
 L'amour, la seule éternité qui importe !

TABLE DES MATIERES

Les Sorciers de Borght	7
Les Protégés de ma Grand'Mère	49
Amis d'enfance	87
Bino (Un lièvre domestique)	101
Kokkerjo	115
Mainfroi de Souabe	129



MUSEE DE LA BIBLIOTHEQUE

MUSÉE DE LA LITTÉRATURE

